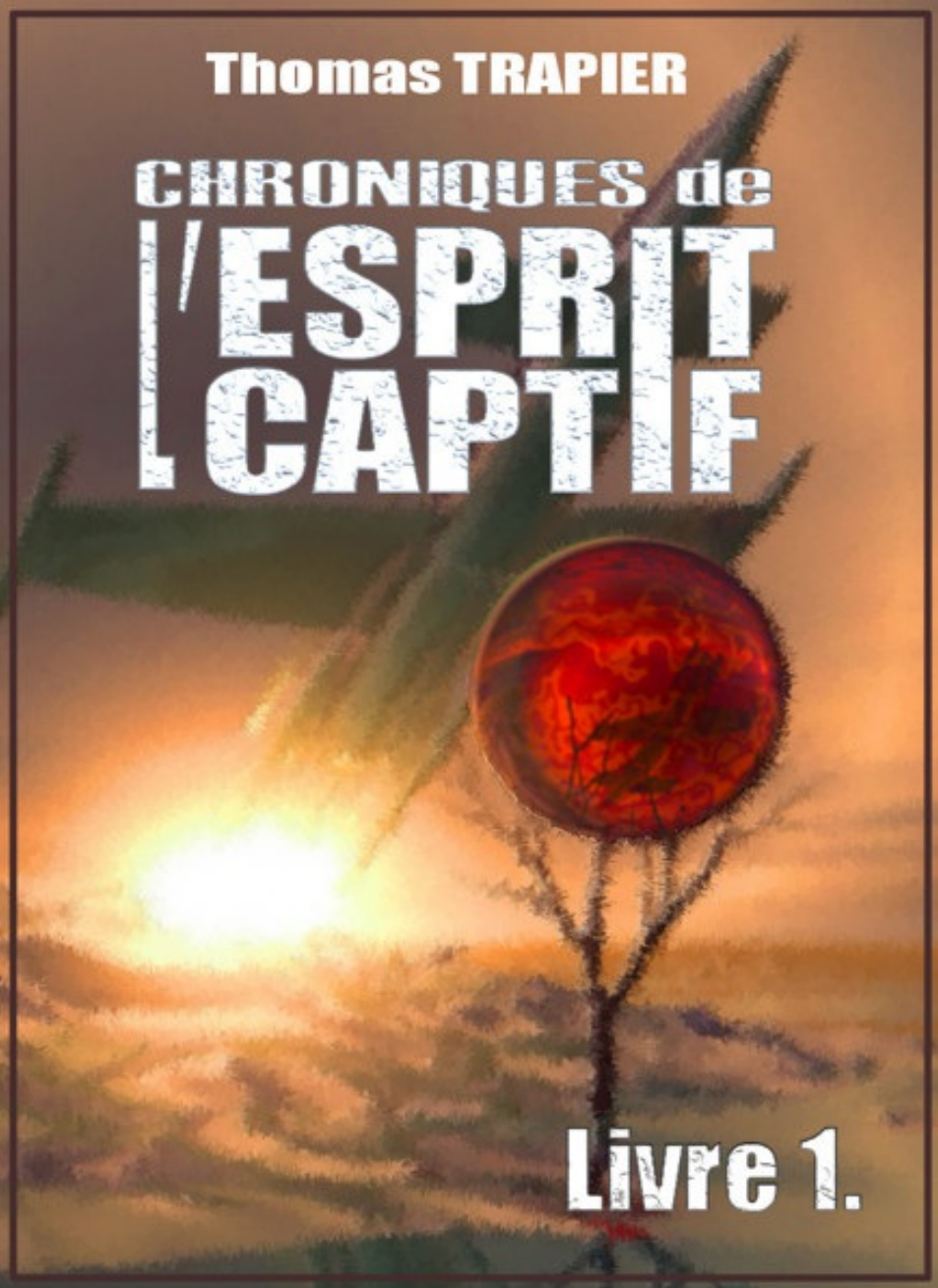


Thomas TRAPIER

**CHRONIQUES de
L'ESPRIT
CAPTIF**

Livre 1.



Une heure et cinquante-six minutes. Sa jauge d'oxygène était d'une parfaite précision.

Il faisait de plus en plus froid, mais Since ne prêtait plus attention aux frissons qui parcouraient chacun de ses membres. L'ozone saturait son respirateur et l'odeur le harcelait, aliénante. Il aurait voulu retirer ce casque, s'extraire enfin de cette combinaison qui le retenait en vie et prolongeait ses souffrances. Mais il n'en avait plus la force.

Autour de lui, à l'infini, ne s'étendait que sable et roches ocre à perte de vue. Hostiles.

Son bras le démangeait. Une douleur aiguë fusait de sa cheville gauche jusqu'à la base de son crâne. Chaque expansion de sa cage thoracique provoquait une brûlure intense et le forçait à de courtes respirations.

Il ne pouvait dire depuis combien de temps il n'avait plus bougé de ce rocher. Son lourd équipement dorsal le retenait là depuis une éternité. Et la seule angoisse qui lui restait à présent était celle des derniers instants de vie qu'il lui fallait affronter.

Sa combinaison perdait de la chaleur et la pression baissait, ce qui amputerait sans doute son malheur de quelques dizaines de minutes. L'atmosphère de ce monde n'était pas suffisamment dense pour son organisme. Si la pression de son habitacle souple atteignait celle de l'extérieur, son sang commencerait à bouillir malgré le

froid polaire. Le froid...

Des cristaux commençaient à se former en bordure de sa visière déjà à demi opaque de poussière. Ce n'était que ça, cette planète, le règne omniprésent de cette poudre rouge qui s'infiltrait partout.

Il contorsionna lentement, douloureusement, sa combinaison pour parcourir des yeux le tissu de fibres de carbone, découvrant finalement, à côté de son genou droit qui frottait sur la roche, un nuage de sable roux emporté par un souffle infime. Il suivit la course de chacun de ces tourbillons éphémères et se laissa hypnotiser par l'étrange ballet des particules qu'une pesanteur trop faible faisait retomber en une valse lente qui s'épuisait peu à peu jusqu'à la surface.

Il n'était venu là que pour ça.

Sa vie, il l'avait consacrée à chacun de ces minéraux, à l'art d'en extraire les secrets qui permettraient de comprendre l'histoire. Pas l'histoire des hommes. La grande histoire, celle des mondes, celle du vivant.

Et, l'ayant accompagné de bout en bout, ces choses lui montraient à présent que sa fin approchait.

Elle était probablement minuscule, mais il n'avait aucun moyen de réparer cette fuite. La conséquence était simple : *il ne pouvait strictement rien faire qui soit susceptible de lui donner un espoir de survie.*

La douleur se changea en vertige. Il avait fait erreur. Il

n'était pas chez lui. Il n'avait pas fait les bons choix. Il eut envie de n'être jamais venu. D'être quelqu'un d'autre, quelqu'un de tranquille, sur la bonne planète. Une maison, un jardin... Ici personne ne pourrait l'aider. Il ne savait même pas où se trouvaient ses compagnons. Aucune information ne lui parvenait plus. Il n'était sûr que d'une chose : ils étaient condamnés comme lui-même.

Il tenta de se concentrer, en un dernier effort pour exister. Mais sa mémoire ne remontait plus au-delà de l'instant même.

L'espoir. Que voulait-on dire par « espoir » ? En avait-t-on plus lorsque l'on vivait sans danger ? Qu'espérait-on ? Il n'y avait rien à espérer.

Il laissa doucement le souvenir de qui il était et de pourquoi il était là le quitter. Il ferma les yeux et laissa la souffrance du néant l'envahir, sans plus même en avoir conscience, car la conscience avait pris son envol et ne le retrouverait plus.

Puis, sans plus de douleur, la grande histoire fut finie.
Finie.

Ou peut-être ne faisait-elle que commencer, car sur sa peau à présent saisie par le gel était toujours gravée une prophétie attendant son heure.

Ils seront six sur le chemin des mondes et parmi eux sera le Premier Frère

A naître parmi les Captifs et les Captifs reviendront à leurs maîtres

LIVRE 1.

Moscou, cité des étoiles – trois ans plus tôt.

Le taxi délabré était venu le prendre à l'hôtel pour le mener directement à la cité des étoiles.

La place forte mythique dressait son enceinte dans la campagne moscovite depuis près d'un siècle. Pour ses résidents, elle était simplement « la cité ». Les étoiles, là-bas, on ne les voyait pas.

La plupart des astronautes étaient élevés sur place, comme l'étaient ingénieurs, techniciens, personnel administratif et d'entretien, cuisiniers et artisans.

Lyar avait toujours fait en sorte de se tenir à l'écart de la fourmilière. Sa base d'affectation officielle était pour l'heure située quelque part dans l'enfer blanc de la Terre Adélie, loin de toute forme de civilisation. Il ne l'avait quittée que pour répondre à cette convocation absurde.

Sa situation géographique ne l'empêchait pas d'appartenir au programme phare du système, celui qu'on servait aux journalistes pour faire rêver les foules avides d'évasion procurée, et bien sûr quémander les subventions. L'une des plus grandes réussites de l'agence

en termes de marketing. Celui que les communiqués qualifiaient d'« aventure Mars ».

Trois ans auparavant, les premiers hommes avaient foulé la planète rouge et, non sans peine, étaient revenus. La mission n'avait été qu'une succession d'avaries lourdes et la survie de l'équipage n'avait tenu que du miracle. De plus, les retombées scientifiques s'étaient révélées bien maigres et seule avait été faite la démonstration de la folie de l'entreprise – un bilan qui au premier abord condamnait l'éventualité d'une seconde mission. Sans compter que pour la plupart des conseils internationaux, la poursuite d'un tel programme n'était qu'une ineptie financière, un gaspillage dénué de la moindre forme de justification. Mais les dirigeants du Système avaient leurs raisons, qui dépassaient toute influence externe. Jamais politicien n'avait eu la moindre emprise sur ce programme. Mars s'était révélé une véritable savonnette politique. Pour combien de temps encore ?

Lyar, lui, se consacrait à ce projet depuis plus de quinze ans. A trente-six ans et à force d'acharnement il faisait maintenant partie du corps des spationautes et ne pouvait qu'espérer être nommé un jour sur une mission, avant de ne plus en avoir l'âge – dans l'hypothèse où le programme ne connaîtrait pas la fin prématurée que tous lui annonçaient. Il avait parfaitement conscience que son

avenir proche, la réalisation de ses rêves ou leur échec ne dépendait plus maintenant que des méandres absurdes de la politique et de la loterie des affectations.

Un nid de poule échappa au chauffeur et sa tête manqua de percuter le plafond. La route cahoteuse n'était pas entretenue, et ça se voyait. Le pays n'avait plus assez d'argent pour que son peuple vive, et les missions spatiales étaient largement impopulaires, car trop coûteuses. Les maisons vieillissaient mal dans un pays où les températures en hiver provoquaient tant de morts que l'Etat peinait à les dissimuler. Et en ce quinze janvier, ce qu'il contemplait par la fenêtre embuée de la vieille auto n'était pas la télévision, pas le flot de misère dénaturée, servie à coups de jingles entêtants, qu'offraient les journaux du soir ; c'était la réalité et elle était au-delà de tout ce qu'un esprit même avisé pouvait imaginer depuis les bureaux d'une rédaction. Le bas-côté enneigé défilait sous ses yeux et les clochards par dizaines, adossés seuls ou en grappes contre les poteaux téléphoniques et les bennes à ordures, levaient parfois doucement la tête à leur passage. Certains d'entre eux étaient très visiblement proches de l'agonie, le visage rongé, les gestes lents, sans regard. Lyar, macabrement saisi par des images qu'il sentait venir s'engluer à jamais dans sa mémoire, ne pouvait décider si certaines des silhouettes affalées sur le bitume n'étaient pas plus simplement des cadavres.

La civilisation, l'aménagement urbain, c'était l'art de bétonner des pots sans fleurs le long des allées de crève-la-faim.

Le paysage passa des ruelles sombres aux friches industrielles de la périphérie. Plus effrayant encore. Le soleil n'était pas encore apparu et les ombres qu'il voyait se faufiler entre les hangars rouillés lui faisaient espérer sortir au plus vite de cet endroit sinistre. Mais le chauffeur changeait sans cesse de direction, semblant se perdre dans ce labyrinthe de béton et d'acier en ruine. Pure illusion. L'homme connaissait forcément la route. *Forcément...* De toute façon ce n'était pas son cas à lui, il n'avait d'autre choix que de laisser ce pauvre garçon alourdir le compteur par quelques détours.

Lorsqu'ils ils parvinrent enfin aux abords de la cité, Lyar montra sa carte au gardien qui ouvrit une série de barrières.

Le centre fonctionnait comme une ville en quasi autarcie. Et c'était un lieu qui avait le pouvoir de mettre profondément mal à l'aise quiconque y pénétrait pour la première fois, tant toute chose y paraissait terriblement plus artificielle. Béton nu et goudron gelé. Peu de fenêtres. Les restes d'une guerre toute aussi froide.

Le taxi s'arrêta devant un bâtiment aux allures de bunker. La somme que lui demanda le chauffeur était ridicule et, lui ayant laissé deux fois la course en

pourboire, il poussa la porte en se demandant comment on pouvait seulement vivre dans un tel pays.

Comme dans tous, peut être bien. Le chauffeur n'avait pas l'air malheureux. Il y avait des situations bien pires.

Le hall d'accueil, désert, était orné de reliques de l'époque des héros de l'espace. Des combinaisons de cosmonautes célèbres étaient suspendues comme une rangée de spectres dans une vitrine sombre.

Devant la porte, un jeune soldat lui demanda sèchement sa convocation et une pièce d'identité, avant de le laisser entrer comme à contrecœur, en lui faisant remarquer qu'il avait près d'une heure de retard. Lyar l'ignora. Il tenta d'entrer en silence dans la salle obscure mais plusieurs personnes tournèrent tout de même machinalement la tête vers le nouveau venu. Il ne connaissait pas grand monde, ici. Des noms, tout au plus. C'était plutôt l'étage hiérarchique au-dessus de lui. Il n'y avait au plus dans la pièce qu'une petite trentaine de personnes. Tous les responsables, astronautes, chefs de section, qui faisaient le plus directement partie du projet. Il avait été surpris de recevoir sa convocation. Sans pour autant se faire d'illusions.

Paul Elinkson, le directeur de mission, occupait l'estrade. C'était un américain de cinquante-trois ans aux ancêtres variés, une brute de travail qui possédait des doctorats, chose stupéfiante, dans à peu près toutes les

matières touchant à l'aérospatiale. Rien d'autre n'avait existé pour lui que ce qu'il avait fait pour parvenir à la place qu'il occupait à présent.

Il était pour l'heure occupé à rendre hommage d'une voix monocorde aux astronautes de la première mission qui se tenaient silencieusement au fond de l'estrade. Les six hommes et femmes qui avaient souffert deux ans durant dans l'espace n'étaient pour lui que des pantins.

Bientôt suivraient d'obscurs exposés techniques sur l'analyse des défaillances, le théâtre pseudo scientifique des résultats d'expériences, les débats sans fin pour l'attribution des budgets... c'était maintenant que l'épreuve commençait.

Les prochaines heures s'annonçaient aussi ennuyeuses que lourdes de conséquences.

Lyar sortit de la salle tard dans la soirée, épuisé mais le cœur battant. Il s'assit sur le muret en bas de l'escalier pour s'en griller une. Ça le valait. Tout s'était déroulé dans les dernières minutes, lorsque le tableau des affectations avait été révélé. Il avait écarquillé les yeux en lisant son nom. Cette fois, le jeu des chaises musicales avait tourné en sa faveur. Il rejoindrait sous six mois l'équipage d'une mission-test.

Ces missions étaient des bancs d'essai pour les ressources matérielles aussi bien qu'humaines.

Sa première mission.

Et elle lui ouvrait plus de perspectives qu'il ne lui en avait jamais été permis d'envisager.

Un homme à la carrure de paysan scandinave, les cheveux clairs taillés en une brosse rigide, descendit les marches dernière lui. Il s'assit à ses côtés et attrapa la clope que lui tendait Lyar en silence.

Viktor Manarov.

Ils avaient le plus souvent besoin de peu de mots pour communiquer et beaucoup enviaient leur don, sans vraiment le comprendre. Leur duo faisait son petit effet devant n'importe qui.

Manarov, par son caractère et son mode de réflexion rigoureux représentait l'idéal du pilote spatial. Pourtant, la maîtrise d'un appareil tel qu'une navette Dorozka de

dernière génération n'était qu'une facette de lui-même. Le reste, même la psycho-inspection était passé à travers.

Son nom côtoyait naturellement celui de Lyar dans le tableau. Il serait le pilote de la Dorozka qui les emmènerait tous deux en orbite.

Ils échangèrent un regard entendu : une première affectation méritait mieux qu'une clope dans le froid.

« Alors on part avec Greg Distal. Impressionnant, ils nous ont collé un vrai vétérán comme commandant de bord !

— C'est encore le poste où ils peuvent le plus se le permettre : comme ça il pourra faire un dernier grand huit et nous apporter toute sa science sans qu'on ne risque trop de sa part. C'est lui le boss, mais sans grosse charge de travail.

— Ce que je comprends moins c'est mon rôle dans ce genre de mission. Ça ne sera pas scientifique pour un sou, cette histoire, et c'est toi le pilote. Ils avaient sûrement des gens plus qualifiés que moi pour faire leur travail de technicien.

— Tu peux toujours prier pour que ce soit signe qu'ils te préparent à quelque chose de plus intéressant...

— Ou qu'ils espèrent me contenter avec un vol merdique pour ne plus entendre parler de moi... »

L'unique bar de la cité était chaque soir plein à craquer car c'était le seul lieu à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde où il était permis de consommer de l'alcool. Lyar et Manarov avaient réussi en jouant des coudes à se ménager un espace sur l'une des quelques tables de la salle.

Les deux hommes jouaient ici un jeu dont ils étaient les seuls à connaître la véritable nature. Le jeu de l'innocence. Et si leur désir de voler et leur excitation à l'idée de ce que l'avenir pouvait leur réserver étaient réels, ce qu'ils affichaient à la vue de tous n'était qu'un masque de mesure et de normalité. L'existence au sein du système spatial était un examen de passage permanent et en vérité l'anormalité n'était pas une chose tolérée.

Avant que Lyar ne reprenne la parole, un verre se posa à côté des leurs et leur fit relever la tête vers le nouveau venu. Greg Distal, le vétéran de l'espace anglais, les toisait d'un regard évaluateur.

L'homme se tenait raide comme un épouvantail et possédait malgré l'âge une carrure d'athlète. S'ils se souvenaient avoir déjà échangé quelques politesses avec lui au hasard d'une réunion, aucun d'eux ne le connaissait autrement que de réputation.

« Messieurs, dit-il en serrant froidement les mains qu'ils lui tendaient, comme vous devez le savoir, il s'agira de mon dernier vol. J'ose espérer que vous lui

ferez honneur. N'abusez pas ce soir. Briefing demain matin. 7h30. »

Et, comme un spectre, Distal disparut comme il était venu, se dissolvant dans la foule.

Manarov ne put s'empêcher de sourire. L'expression « incognito » n'avait pas cours entre les murs de la cité.

Finalement, sur un dernier verre, ils se séparèrent, la démarche rendue hésitante par l'heure et l'alcool. Il n'était plus question pour Lyar d'appeler un taxi pour le centre-ville, même si son sac était resté à l'hôtel. Le trajet n'était pas sûr de nuit. Tout spationaute possédait une chambre de fonction dans la cité et, pour ce soir, il devrait s'en contenter. On lui en avait fait parvenir la clef en même temps que sa convocation.

Une porte blindée anonyme dans un corridor sans fin. Numéro 319-A. Il déverrouilla la porte et franchit le seuil, cherchant encore un moyen d'éclairer les lieux lorsque la minuterie du couloir le plongea dans l'obscurité. Il étouffa un juron, puis chercha à tâtons un interrupteur. Il reconnut enfin la forme familière et appuya. C'était une minuterie aussi.

Putain...

Personne ici n'accordait beaucoup d'importance à sa qualité de vie, un concept que son éducation lui avait fait percevoir comme associé à la bourgeoisie. Il n'avait pas même idée du montant de son propre salaire, et ça lui

importait peu. Il ne payait quasiment rien lui-même. Sa vie n'était qu'une interminable note de frais.

Il songea tout à coup à l'hôtel qu'il allait devoir rejoindre le lendemain... cette longue route jusqu'à la ville. Encore et encore.

Cela ne servait à rien. Il n'était de toute façon nulle part chez lui. Il n'y retournerait pas.

Saisissant à son chevet le combiné de la ligne interne, il demanda la réception de son hôtel en ville. Un employé qui s'accommodait visiblement mal des horaires de nuit lui répondit et nota sans réfléchir que monsieur Lyar de la chambre 7013 désirait être livré de toutes ses affaires à la cité des étoiles de bonne heure le lendemain matin...

...et puis quoi encore ? Mais au moment où il songea à répondre que cela n'entrait pas dans la liste des services proposés, Lyar avait raccroché.

Derrière son comptoir à Moscou, l'employé soupira, baissa la tête, se frotta les yeux, se tapota le crâne, brancha le répondeur et prit la clef de la 7013. Il n'avait pas le choix. Il serait mal vu de la direction de ne pas répondre aux demandes d'un client. Il partit rassembler les affaires qui se trouvaient dans la chambre, posa les sacs dans le vestiaire du personnel, laissa un mot à l'intention du collègue qui le remplacerait à 5h et enfila sa veste. Ce métier ne lui plaisait pas.

Lyar, lui, avait sombré dans un sommeil paisible. Il allait voler.

Même si c'était pour quelques jours seulement, cette seule pensée était grisante. Englober l'humanité d'un regard. Observer de là-haut la Terre qui avait vu naître et grandir la vie, et qui l'avait tant protégée. La Terre est un berceau, avait-on dit.

Et dans son ciel, un point rouge. Là-bas, une autre planète, un désert ocre l'attendait, violent et mystérieux.

Dans son esprit ce nouveau monde laissa soudain place au vide, sa vision s'élargit. Il vit d'autres espaces, d'autres notions.

Comme tous les soirs, depuis tant d'années. Ce n'était plus un rêve, c'était cette chose puissante et profonde qui prenait possession de lui. Un profond soulagement, un appel aux frontières de la conscience. Quelque chose qu'il ne s'expliquait pas, mais qui faisait partie de lui.

Un voyage.

Une île.

Koan.

Nord des plaines de Mongolie, 35 000 m d'altitude.

«Bourrasque au 195. Cinquante nœuds, cinquante-cinq... merde !

— Autorot' !

— Assiette à piquer : dix degrés de plus... pleins gaz...

— Direction neutre...stabilisation du badin.

— Il revient. Gaffe au décrochage à la ressource, on est plus lourd qu'hier.

— Ressource : 4g virgule 7, dans le vert, ça passe... à l'aise. »

A cette altitude, l'atmosphère était si peu dense qu'elle agissait difficilement sur l'appareil. Cependant, la violence des conditions météorologiques était telle que les turbulences parvenaient à déstabiliser leur vol.

L'Atlas S-12 était le premier de sa série à recevoir une habilitation pour les essais en vol et il le devait en partie à quelques fonctionnaires sachant fermer les yeux lorsque cela se révélait approprié pour leur avenir.

Il avait suivi durant un instant une trajectoire chaotique. Pris par une rafale alors qu'il effectuait une manœuvre complexe à basse vitesse, il avait réagi violemment.

L'appareil, sur le dos, avait commencé à s'enfoncer sans portance dans la masse d'air trop peu dense, rendant la puissance de ses réacteurs inutile. Puis, revenant sans vitesse à l'horizontale, il avait entamé une vrille sur la gauche. Le commandant de bord, Santiago « Santi » Krizief, avait rétabli leur trajectoire juste avant que l'autorotation ne soit plus rattrapable.

Seuls les réflexes formés par plusieurs milliers d'heures de vol, pour la plupart consacrées à l'essai de prototypes comme celui-ci pour le compte de l'aérospatiale soviétique, avaient pu lui permettre un tel sauvetage. Le pilote en second, dont il apercevait le sommet du casque derrière son propre tableau de bord était sa sœur Vickrina, de deux ans sa cadette. Elle avait confiance dans l'adresse du commandant. Elle était capable des mêmes exploits. Seule la profonde misogynie du monde aéronautique avait décidé de la répartition de leurs affectations.

Pour maîtriser un tel engin, il fallait faire de l'avion une extension directe de sa pensée et étendre sa propre enveloppe aux limites de son fuselage. Ainsi seulement leurs réflexes avaient un sens.

La scène avait duré moins de dix secondes. Et c'était une séquence qui se répétait dans ce vol depuis le décollage.

C'était aussi une journée de travail ordinaire pour les

Krizief.

« OK. Topo local des trois heures. On en est où ?

— Alti 24 590 au 1013. Réserves 65 pour cent. Distance horizontale au point de retour quatre cent soixante-deux kilomètres. En dessous de la finesse 20.

— Météo ?

— Relevés satellites à deux heures T.U. Seul phénomène remarquable : dépression au sud de la Chine remonte à trente-sept nord et s'éloigne de cinq à l'ouest. Zone d'essais. Phénomènes en cours : à alti zéro, baisse de pression à 991. Température en baisse également : deux degrés en dessous du point de rosée. Local : faibles précipitations. Cirrus installés au nord depuis une heure, ça va devenir encore plus instable dans la soirée... »

Le pilote n'avait pas réellement besoin qu'on lui communique ces informations, car il les avait également à sa disposition. Mais ce rapide bulletin s'adressait à l'enregistreur de bord qui leur permettrait de retracer plus tard l'ensemble du vol et de justifier qu'ils en avaient pris connaissance. Et au pire des cas de connaître les circonstances en cas d'accident.

Les précipitations ne les concernaient pas pour le moment : ils étaient largement au-dessus de la couche nuageuse.

Un ciel d'un bleu éclatant, aveuglant, les entourait,

tirant vers le noir au zénith. Le sol était entièrement masqué par un infini océan cotonneux d'un blanc immaculé, offrant la sensation que rien d'autre n'existait que leur appareil dans un désert de pureté. Les trois dimensions de l'espace s'étendaient à l'infini. Mais la concentration ne leur permettait que rarement de s'émouvoir du paysage. L'instabilité de l'atmosphère s'aggravait, et même si la pluie ne les atteignait pas, les vents violents qui poussaient sous eux la masse nuageuse rendaient leurs perturbations de trajectoires de plus en plus imprévisibles.

« OK, à 3 heures et 8 minutes, validation de l'interface de pilotage assistée.

— Rog'. Parée aux essais auto.

— Cas test AP-001. Programmation des paramètres de vol initiaux : alti 40 000 ; vitesse deux virgule six ; cap à trois zéros. Plein nord. »

Pendant qu'il parlait, il réglait les molettes virtuelles de l'affichage digital en vérifiant les données qui s'affichaient sur le moniteur du pilote automatique. Quand ce fut fait, il valida.

Tous ses muscles se contractèrent instantanément. Avant même de saisir ce qu'il se passait, il ressentit presque animalelement le danger. Lorsqu'il pressa la touche de validation, la réaction de l'appareil fut à l'opposé de ses prévisions. Celui-ci tangua soudainement, pivota sur

la droite, tout en piquant vers les nuages, l'immense puissance de ses réacteurs soudain mise au profit d'une manœuvre absurde. Dans la seconde, une série de signaux d'alarme retentirent dans la cabine.

La soudaine variation d'incidence fit décrocher brutalement l'aile droite. Aussitôt, le paysage se mit à tourner autour d'eux rapidement, et de plus en plus vite. Un instant plus tard, la copilote, bousculée par les violentes embardées du cockpit, entamait de débrancher de toute urgence l'automatisme et de ramener les gaz qui s'étaient bloqués d'eux-mêmes au maximum.

Mais il était trop tard. Le mal était fait et la situation cauchemardesque d'une vrille supersonique chaotique qu'ils avaient réussi à éviter jusque-là était en train de se produire.

Hors de tout contrôle, la configuration de vol devint de seconde en seconde plus imprévisible, les deux pilotes tour à tour écrasés ou écartés violemment de leur siège, mal retenus par leurs sangles pourtant serrées à l'extrême. Tous les manuels de vol commandaient dans une telle circonstance d'abandonner l'appareil sans plus réfléchir, avant que leur vitesse de chute ne devienne trop importante. Mais les mouvements étaient à présent trop brusques et désordonnés, une éjection pouvait les tuer encore plus rapidement. Cela ne traversa même pas l'esprit du pilote, surchargé d'informations et de calculs

dont aucun ne semblait pouvoir converger vers la moindre décision.

L'objectif de la mission avait changé. Il s'agissait maintenant de sauver sa peau.

Santi, le regard rivé sur les instruments, ne laissait paraître aucune trace de panique alors que l'univers tournoyait autour de lui, mais la tension commençait pourtant à troubler ses gestes. Tout ça était... anormal.

Aucun des deux pilotes ne prononçait plus un mot. Ne subsistait dans leurs casques que le crépitement des interférences magnétiques. Même le contrôle de mission au sol restait étrangement silencieux. Santi coupa la radio. Dans cette situation, il n'avait confiance en personne d'autre que sa sœur et lui-même, et les commentaires des contrôleurs n'apporteraient qu'une dose de stress dont il se passait volontiers.

Dehors, même le rugissement des moteurs semblait lointain.

Derrière la verrière, le ciel et les nuages s'alternaient maintenant en moins d'une seconde et à chaque tour supplémentaire le soleil venait les éblouir avec la régularité d'un quartz. L'altimètre indiquait 18 000 mètres et les chiffres se succédaient à une vitesse effrayante.

Une secousse plus violente que les autres envoya son bras gauche, encore tendu vers le tableau de bord, heurter la fixation de la verrière. Il sentit un os de son poignet se

briser et retint un cri. Tournant la tête avec difficulté, il put apercevoir une tache sanglante sur la cloison de l'habitacle. Son gant avait été arraché et il ne sentait plus son bras. Sa main droite, qui serrait le manche des commandes manuelles, commençait à trembler. Il n'arrivait plus à lire les cadrans de son tableau de bord.

Merde.

Plusieurs nouveaux dispositifs d'alerte commencèrent à sonner ou clignoter au passage des 15 000 mètres. Il n'y faisait plus attention. Il fallait arrêter ce roulis, mais à une telle altitude, les gouvernes aérodynamiques restaient inefficaces. *Plus pour longtemps.* Ils retrouvaient les basses couches. Ce qui n'avait rien de rassurant, car un air plus dense voulait dire plus de frottement, et ils risquaient purement et simplement de désintégrer l'engin avant même de s'écraser.

L'Atlas se redressa encore une fois brusquement, passa une millième fois sur le dos, sembla immobile un instant et reprit sa chute incontrôlée. Tous les systèmes restaient inefficaces et les moteurs ne tiendraient pas longtemps dans cette turbulence constante. Il *fallait* trouver quelque chose. Mais la douleur le rendait incapable de quoi que ce soit. Il tenta de crier quelque chose à sa sœur, mais seule une plainte incompréhensible sortit de sa gorge. Qu'avait-il voulu lui dire ?

De toute façon Vick ne l'aurait pas entendu. Le regard

fixé à l'infini, elle se laissait bercer par ses souvenirs, ignorant le son assourdissant des réacteurs et les chiffres accablants que lui annonçaient ses instruments.

Merde, elle avait craqué.

Vick... !

Hm...

Elle avait vaguement conscience du vacarme autour d'elle, sans pour autant que cela ne l'accable vraiment. Une vieille histoire lui revenait, comme un secret qu'elle aurait voulu se cacher.

Se concentrer... C'était impossible !

Elle avait entendu parler de ce pilote qui avait failli écraser son appareil, pendant un meeting quand elle était jeune.

Tout le monde avait le regard rivé sur lui. L'atmosphère était étouffante sur l'asphalte de l'aérodrome. Le public observait dans un silence total. Un enfant qui pleure...

Le Temps s'arrête. Elle est le Temps.

Elle voit l'univers. Et quelque part en son sein, un avion chute dans une atmosphère torturée. Ce n'est rien. Les avions ne font qu'un. Hier et aujourd'hui.

Ils seront six sur le chemin des mondes...

Elle est la bergère du Temps et son frère le Réel. Il ne leur sera fait aucun mal. Ce qu'il y a en eux les sauvera quoi qu'il arrive.

Elle ne craint rien.

« Lâche. » s'entendit-elle énoncer calmement dans le micro de communication interne. « Lâche tout. »

La confiance que Santi avait en sa sœur était si profondément ancrée en lui et l'effet de l'ordre en fut si puissant qu'il lâcha le manche dès les mots prononcés, sans prendre le temps de réfléchir aux conséquences.

Et ils chutaient toujours. Les extrémités des ailes prenaient une allure inquiétante. Les vibrations se faisaient de plus en plus violentes. La température à l'intérieur de la cabine devenait trop élevée pour que le régulateur automatique ne parvienne à la contrôler.

L'altimètre indiquait 5000 mètres. Que venait-il de faire ? La cabine tremblait bruyamment. La coque commençait à s'endommager rapidement et la structure ne tiendrait pas plus de quelques secondes. Ils allaient trop vite, ils avaient perdu trop d'altitude. Ils étaient maintenant en plein cœur des nuages, ceux-là même qu'ils avaient observés de si haut, quelques instants seulement auparavant, et ils tombaient toujours. Dans les nuages, de plus puissantes turbulences vinrent s'ajouter aux vibrations mécaniques. Pourquoi avait-il obéi à sa sœur ? De toute façon, cela n'avait pas changé grand-chose à la donne, il n'y avait aucun moyen de rattraper ça.

Il fallait qu'ils sortent de ce cercueil, et vite, malgré les risques. Il savait parfaitement qu'ils auraient toutes les

chances d'y rester s'ils ne s'éloignaient pas assez rapidement du danger mortel que représentaient les ailes et l'empennage tourbillonnants.

Il n'y avait plus le choix.

Il allait crier l'ordre d'éjection, quand, à travers le voile de flou qui recouvrait sa vue, il vit le manche à présent libre entamer une série de configurations qui ne semblaient pas causées par les secousses qu'ils subissaient.

Qu'est-ce que...

Le tremblement qui parcourut la carlingue l'arrêta dans ses intentions, lui coupant le souffle. L'avion semblait lutter contre lui-même, comme si il refusait son sort. Et petit à petit, péniblement, la rotation perdit en vitesse et le tangage s'atténa. Dans un affreux grincement de structure contrainte aux limites de la rupture, ils retrouvaient leur stabilité. Santi voulu à nouveau crier quelque chose à sa sœur, mais il avait cette fois la gorge totalement nouée.

Impossible.

L'Atlas était encore trop cabré et bien trop proche de sa vitesse maximale, mais ce ne serait bientôt plus un problème. C'était une évidence. Il revenait tout seul.

De sa main valide encore tremblante, Santi osait à peine saisir les commandes de peur de rompre le charme. Il effectua finalement les dernières corrections, ne sachant s'il devait croire ce qu'il vivait. Vick, à l'avant, n'avait

pas rouvert les yeux, mais elle avait perçu l'atténuation des vibrations et savait qu'ils étaient repartis dans le bon sens. Ils se trouvaient à présent loin en dessous des nuages et une pluie glacée battait furieusement la verrière.

Elle entama d'une voie faible de dresser une première liste des dégâts, ainsi qu'un point de position et de carburant. La conversation repris petit à petit entre les deux pilotes, mais comme apeurés par leurs paroles.

Et tandis que la copilote s'affairait à repositionner les paramètres de vol, sa vue se troubla soudain. Elle s'en inquiéta un instant et failli en faire part à son frère. Mais elle s'arrêta net et demeura immobile un instant. La réalité de ce qui lui arrivait la choqua.

Elle pleurait.

L'appareil atterrit bruyamment sur l'asphalte de la base militaire, soufflant la neige mêlée de terre qui bordait la piste. A la descente des deux pilotes, une équipe de secours se précipita vers le fuselage surchauffé pour vérifier l'intégrité de la structure et le remorquer dans un hangar de sûreté.

Le directeur du centre de contrôle les attendait sur le pas du vestiaire des pilotes. Il ne manifesta aucune joie à leur vue. Ce type d'incidents impliquait trop de complications pour lui pour qu'il puisse songer à être heureux de les retrouver. Ils le suivirent en silence à

l'intérieur.

Ce fut un véritable interrogatoire. Tout devait être expliqué rationnellement pour les dossiers de la commission d'enquête. Les pilotes croulèrent sous les questions. Une investigation sans doute longue et complexe serait menée afin de savoir pourquoi le programme de pilotage de l'appareil s'était lancé dans une manœuvre aussi incompréhensible.

Pendant qu'un infirmier finissait d'immobiliser son poignet gauche, Santi ne put s'empêcher d'observer discrètement le directeur de mission. Celui-ci ne participait pas à leur interrogatoire. Il observait seulement leurs réactions, en tentant de se faire oublier. Mais le pilote savait sentir la moindre anomalie. L'homme semblait s'intéresser plus à la façon dont ils avaient fait face au danger. Avait-il des doutes quant à leurs compétences ? Si on décidait de ne plus leur confier ce type d'essais, c'en était fini de leurs rêves.

C'était certain, sous quelques jours le verdict tomberait quant à leur avenir.

Banlieue de Calama, désert de l'Atacama, Chili

La grande surface était de loin le lieu le plus moderne du quartier. Elle le dominait avec l'arrogance de l'abondance facile, affichant son luxe à la face de la misère humaine environnante. Sans cesse rénovée, agrandie, elle présentait pour ses clients une telle opulence, comparée aux habitations modestes qui l'entouraient, qu'il était difficile de s'en arracher. On voulait soi-même faire partie de cet univers idéal. On voulait passer la porte. C'était irrésistible.

Une fois à l'intérieur, le piège était refermé, on n'avait plus aucune chance. Partout des promotions, des articles offerts, des amoncellements de comforts futiles soudain indispensables, des innovations censées rendre la vie meilleure, des produits dont la durée de vie se réduisait d'année en année.

Les modes étaient calculées plusieurs années à l'avance. Le désir de modeler sa propre personnalité en l'assemblant à partir des pièces que l'on servait dans ces rayons était pour le moteur de la bourse une énergie inépuisable. Le financier dépassait l'humain. Au sommet de la pyramide, les plus puissants des PDG eux-mêmes se révélaient emprisonnés par leur position, asservis aux lois

de la rentabilité et de fait dépourvus du moindre pouvoir réel, ce qui assurait que personne, de façon absolue, n'était en mesure d'arrêter la machine. Ce n'était pas l'homme qui en était à la tête. C'était un concept artificiel, insaisissable, qui s'était hissé au sommet de la hiérarchie : la quête insatiable du bénéfice.

C'était une guerre, et la victime en était l'espèce humaine dite développée dans sa globalité. Une église devant laquelle enfin tous étaient égaux.

Ici et là, quelques âmes perdues empilaient des cartons à longueur de journée sans plus ressentir la moindre lassitude. Ils avaient vraisemblablement la vie qui leur convenait.

Cela dit certains résistaient mieux que d'autres.

Chani Harath observait d'un regard attristé la foule hypnotisée, aux ordres du système.

Grande, brune, originaire de Turquie, jadis enfant précoce à l'arrogance dérangeante, elle ne s'était jamais sentie affectée par tous ces troubles intellectuels qui rabaisaient chacun au rang d'unité échangeable au sein du groupe.

A vingt-sept ans à peine, elle exerçait son métier de médecin là où le système spatial voulait bien l'envoyer. Elle menait ainsi depuis bientôt deux ans une vie itinérante, de base en base, de collègues en collègues, de patients en patients, d'amants en amants. Et ce rythme lui

convenait parfaitement. Aucune attache humaine, aucun rapport à l'argent en général. Rien de ce que le monde pouvait proposer ne possédait de toute façon à ses yeux de valeur suffisante pour la retenir en un lieu particulier.

En fait *presque* rien ne le possédait, bien sûr. La passion qui l'animait était simple. Elle voulait aller plus loin que les autres. C'était tout.

Et dans son cas, plus loin voulait dire plus haut.

Dans les étoiles.

Malheureusement, ses origines lui avaient fermé une à une les portes qui y menaient. Seules ses capacités hors normes l'avaient hissée jusqu'ici, dans ce centre spatial de dernière zone. Mais il n'y avait pas d'astronaute ici. Seulement des observatoires, installés là un siècle plus tôt pour profiter de l'une des dernières zones de ciel clair. Chaque nuit, à l'écart de la ville, le ciel s'embrasait de mille feux étincelants. Elle en connaissait la carte aussi bien que ses austères collègues dont la tâche consistait à en extraire les secrets. Comme eux, elle vivait pour ça, à sa façon. Alors elle se perdait dans leur contemplation. Elle n'avait que ça pour elle.

Des millions d'étoiles, mais pas la moindre opportunité.

Son rêve resterait rêve.

Elle fantasmait souvent qu'un coup de baguette magique venait tout à coup transformer son métier de médecin du

travail dans une base spatiale arriérée d'Amérique du Sud en rôle de médecin chef lors d'une mission spatiale. Un claquement de doigts, un nouveau départ.

Mais ce n'était pas ainsi que se passaient les choses.

Le système spatial ne voulait pas d'anarchie dans ses rangs. Pourtant, Chani ne se sentait pas une âme d'anarchiste. Elle ne se sentait d'ailleurs pas l'âme de quoi que ce soit. Se cataloguer soi-même, c'était approuver le catalogue. Les étiquettes posées sur chacun de ses gestes par les grands penseurs de son monde l'indifféraient parfaitement. Ils ne savaient pas ce qu'elle était. Ils ne savaient rien de son histoire, ni ses capacités.

Elle, elle savait.

Elle savait et cela dépassait ce que ces penseurs envisageaient, justement. Un cerveau n'est pas un ordinateur. Il peut bien plus. Son cerveau pouvait tant. Tant d'anormalité inconnue des autres. Et elle devait donner, plus que tout, l'impression d'être banale. Pour appartenir à la réalité humaine, se faire accepter là où elle se trouvait, au moins temporairement. Elle n'avait pas le choix. N'était-ce pas absurde ?

Comme toujours, elle passerait le moins de temps possible dans la grande surface. Ce qu'elle s'appêtait à y faire ne lui permettait pas de toute façon de s'attarder.

Elle n'était là que par nécessité. Il lui fallait pour réparer l'un de ses outils de travail une pièce électronique

particulière, introuvable à l'unité, mais qui rentrait dans la composition de certains des appareils vendus ici. Il lui suffisait de se procurer l'une de ces merveilles de grande consommation.

Elle repéra rapidement sa proie sur un rayon, au milieu de cent autres. Ecran tactile, une paire de hauts parleurs intégrés, divers types de prises standard ainsi que de tous les types d'interfaces imaginables. On ne considérait même plus ces choses comme des ordinateurs. Ou des téléphones. Ou des jeux vidéo, ou bien des caméscopes. C'était à la fois tout ça, mais rien précisément.

Elle avait pleinement conscience des dizaines de senseurs qui l'épiaient, de toutes les protections contre le vol, imparables. Tout ce qu'elle avait sur elle était une carte bancaire périmée dont le compte était parfaitement vide. Elle ne l'avait prise que pour retarder les systèmes de surveillance.

Le fonctionnement des caisses était simple, pour être compris de tous. Un tapis roulant emportait les produits achetés et les débarrassait de leurs protections. Ils n'étaient ensuite rendus qu'une fois payés. Tout était bien sûr automatique. Et c'était là l'avantage que possédait Chani sur le système. Elle n'était pas automatique. *Elle savait. Elle pouvait.*

Elle savait précisément quel signal envoyait le programme à la machine lorsque les produits étaient

payés. Et elle savait ce qu'elle devait faire – une manœuvre impossible à imaginer de la part d'un système aussi imparfait que le corps humain. Pourtant ce qu'elle faisait était *réel*.

Elle ne s'était jamais vraiment demandé pourquoi elle était capable de certains exploits. Elle pouvait, c'était tout.

Arrivant aux caisses, elle posa l'objet sur le tapis roulant, qui le happa. Elle inséra sa carte périmée, et commença immédiatement à taper des ordres incohérents sur le clavier de la machine à une vitesse telle que la mémoire tampon où les commandes patientaient lorsqu'une tâche était en cours se remplit en quelques instants. Electronique bas de gamme. Elle savait que l'ordre de vérification de sa carte serait ainsi bloqué avec le reste pour une fraction de seconde, ce qui lui suffisait. Elle savait également à quel instant précisément la mémoire tampon serait pleine. A ce moment précis, les données seraient directement envoyées à l'automatisme, en débordement. Elle tapa à partir de ce temps précis une série particulière de chiffres et de symboles du clavier à intervalles sciemment calculés. La machine à la mémoire pleine ne pouvait pas contrer ces ordres – qui correspondaient au signal code de fin de paiement. L'objet ressortit du mécanisme, toutes ses protections désactivées.

Elle s'en empara et mit les voiles avant que le PC de

sécurité ne réalise ce qu'il venait de se passer. Tout avait été trop rapide pour un stupide automatisme, non programmé pour contrer ce type d'attaque trop improbable et qui aurait donc à faire analyser, plus tard, la séquence d'évènements par un auxiliaire humain qui lui-même ne la comprendrait pas.

Chani sortit du magasin au milieu de la foule, là où les repérages seraient les plus longs pour la sécurité.

Elle s'arrêta.

Il faisait extrêmement froid. Et il faisait nuit. A quatorze heures... Seul subsistait l'éclat violent des annonces publicitaires. Elle n'était pas devant le bon magasin. Elle ne connaissait pas cette rue marchande.

Déconcertée, elle prit quelques instants pour observer son environnement. Quelque chose n'allait pas. Elle avait dû ressortir par une autre porte. Pourtant elle connaissait bien les alentours du bâtiment. Ca ne collait pas du tout. Mais alors pas du tout. Quelle était cette langue que les gens parlaient ? Du russe. C'était un cauchemar ! Elle n'était pas au bon endroit. Il n'y avait pas de quartier russe dans cette foutue ville et personne ne semblait parler autre chose.

Elle crut devenir folle. Elle se trouvait en Amérique du Sud il y avait de cela moins de trente secondes et elle se tenait maintenant dans cette rue sombre, et si l'heure n'avait pas changé, elle devait être à l'autre bout du

monde.

Le système l'avait peut-être eue, finalement.

C'était la première fois qu'il se passait quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Qu'elle n'avait pas prévu. Mais ce n'était pas le système. Cela n'avait rien à voir avec le système. Quelque chose d'étrange s'était produit. De trop étrange pour ça.

Secouant la tête, elle s'accorda un instant pour construire une explication logique. Une explication qui puisse concorder avec ce qu'elle savait des possibilités du réel.

Et sa vision se brouilla un instant. Elle se souvint soudain d'une histoire qu'elle avait lue. L'avait-elle vraiment lue ? Une œuvre étrange, c'était sûr. Mais que venait-elle faire en cet instant ?

Je n'existe pas, disait le chat. Une histoire. Elle s'assit par terre, au milieu de la foule. Une forêt de jambes l'entourait. Elle était sous la ligne de flottaison de la société humaine, presque sous terre. Un cauchemar ? Il y avait de plus en plus de monde. Et le chat était devant elle. Mais personne ne l'écrasait, lui. Il y avait trop de monde et l'univers se limitait à ces jambes qui fuyaient en tous sens. Elle était bousculée, écrasée par tous ces talons. Ecrasée par la foule. Que fuyaient tous ces gens... ces gens... Le chat n'avait rien. Il la regardait. *Tu n'es pas écrasé comme moi !* Elle se protégeait tant qu'elle pouvait

de tous ces coups, de tous ces pieds qui marchaient, couraient. *Mais non, regarde-moi bien. Je ne suis pas un chat. Mon nom est Léon, et ici je n'existe pas.* Tous ces gens étaient trop grands, beaucoup trop. *Moi non plus.* Ils étaient affreux, ils se pressaient et n'allaient nulle part, avec des grimaces de gens trop contents d'eux. La folie sur les visages. Des masques. De la souffrance. *En est tu sûre ?* Elle se releva. Par cette seule action, elle se retrouva seule dans la rue. Tout était désert. Les magasins fermés, le quartier plongé dans le silence. Le chat n'était plus là.

Je suis sûre de moi.

Tu ne devrais peut-être pas, aujourd'hui.

Chani descendit la rue sans réfléchir. Elle était dans une banlieue de Moscou. Elle avait laissé sa voiture deux rues plus loin.

Bien sûr.

Sans jamais être venue dans ce pays, ça, elle le savait.

Mais c'était comme si une autre partie d'elle-même le savait. Elle savait d'ailleurs beaucoup trop de choses. Mais depuis quand était-elle là ?

Alors qu'elle atteignait le bout de la rue, ses jambes la trahirent un instant et elle s'effondra. Mais sans mal : elle était assise dans son véhicule.

Reprends-toi. Maîtrise la situation. Que se passe-t-il ?

Pourquoi se posait-elle la question ? Elle savait ! *C'est ce que tu voulais, non ?*

Elle sourit. *Si on connaît, on peut espérer contrôler.* Elle était heureuse, parce qu'elle allait peut-être pouvoir enfin décider à nouveau de ses mouvements. *La faille dans mon réel ! Depuis le temps que je l'attends ! Alors le monde est vraiment comme ça... magique ?*

Cette faille, elle devait la contrôler. Elle ne durerait peut être pas, mais d'ici là... Elle inspecta son environnement proche et les commandes de conduites qui l'entouraient. Elles étaient absolument ordinaires, et étonnamment familières. Comme si rien ne s'était passé d'anormal. Elle démarra et s'éloigna.

Elle connaissait le quartier.

Base aérienne militaire d’Azhkor, territoire occupé de Mongolie

Après avoir quitté la salle de débriefing et s’être débarrassés de leur lourd équipement de vol, les Krizief se rendirent directement au hangar où l’Atlas avait déjà subi les premiers tests d’un examen total.

L’appareil était seul dans l’immense salle qui aurait pu en contenir sans mal cinq ou six autres identiques, malgré ses quarante mètres de long et trente mètres d’envergure.

Il en émanait une sensation de vie, de volonté presque confiante, pacifique. Les coques de missiles qu’il portait n’avaient pas leur place sous ses ailes.

Ceci dit, il n’était pas prévu qu’elles y restent : il s’agissait du dernier né de la série des avions aérospatiaux, et son but n’était pas celui pour lequel on allait vendre une dizaine de ses exemplaires à quelques seigneurs de guerre. Ça, c’était la façon dont on allait se rembourser.

Depuis qu’ils avaient quitté le cockpit quelques heures plus tôt, Santi n’avait cessé de se repasser mentalement ces quelques secondes où tout avait dérapé. Il fallait analyser. Analyser et comprendre. Il n’aurait pas l’esprit en paix tant que chaque chose ne se serait pas rangée à sa

place. Une foule de questions se bousculaient dans son esprit. Ce n'était pas la première fois que cet appareil volait. Cela n'aurait *pas dû* arriver.

Plus loin, sa sœur abordait une femme en blouse noire : l'ingénieur de maintenance qui avait dirigé le début de la vérification de l'appareil.

« Vous avez trouvé quelque chose ?

— Eh bien, pour vous dire franchement, pas directement. On a passé chaque zone aux sondeurs, et il n'y a aucun défaut au niveau de la structure, ni de la connectique.

— Mais vous avez quand même trouvé quelque chose.

— En fait, ce n'est pas vraiment une chose que l'on...

— Dites-le... ! »

La femme fit une pause pour prendre une longue inspiration. Elle devait craindre ce qu'elle allait dire. Craindre pour son poste, pour ce que cela impliquait comme complications.

« Quelqu'un a modifié quelque chose dans la programmation du pilote automatique une heure avant le décollage. On n'a pas encore réussi à déterminer quoi, mais il y a des traces d'intrusions dans différentes parties du code de base. Et je n'ai aucune demande de modification enregistrée là-dessus. »

C'est pas vrai. Quelqu'un a voulu qu'on se foute en l'air délibérément. Putain de boulot.

Vick en était arrivée à la même conclusion.

« Je veux repasser la séquence en simu. »

Elle escalada souplement l'échelle qui menait au cockpit, plongea la main derrière l'écran de l'ordinateur de bord, tâtonna un instant et entreprit de dévisser un câble qu'elle tira d'une dizaine de centimètres en dehors de l'ouverture. L'ingénieur, qui avait saisi leurs intentions, revenait avec un boîtier noir de la taille d'un porte-clefs auquel Vick raccorda le câble.

« Je dois vous rappeler que je devrai détruire cette mémoire dès que vous aurez réalisé tous vos essais, et d'ici là, je dois surveiller tous les transferts de données possibles. N'oubliez pas que tout ce qui concerne cet appareil est au secret, code E.

— Nous savons tout cela, répondit Santi d'un air dur. Tout ceci est parfaitement en règle, vous le savez. »

Enfin pour le moment....

Une fois le chargement achevé, Santi et Vick quittèrent le hangar.

La base était modeste, et tout était concentré en un même lieu. Une simple passerelle métallique menait au bâtiment de simulations.

L'endroit était silencieux, obscur et froid. A cette heure-ci, les veilleurs d'astreinte se regroupaient dans la

tour de contrôle pour économiser le chauffage.

L'éclairage réagit immédiatement à leur entrée, révélant l'ampleur des lieux après quelques clignotements hésitants des tubes. Un gymnase aux murs de béton laissés à nu et au sol recouvert d'un lino rouge usé. Vick pénétra dans l'un des étroits habitacles qui se tenaient comme au garde à vous le long du mur. Le simulateur flambant neuf de l'Atlas.

Sortant un trousseau de clefs, Santi déverrouilla une épaisse trappe et pénétra dans la salle où trônait une série d'ordinateurs. Il vérifia que les données leur étaient bien parvenues et qu'elles avaient été converties, prêtes à être utilisées pour une simulation. Il pressa ensuite la touche de communication.

« Simu de contrôle. Vick ? »

— Contrôle, cinq.

— Cinq également. Je lance une relecture du vol à partir de la minute 150. Après, on fera quelques essais sur le programme de base pour voir si ils ont vraiment touché aux... »

Il hésita.

« J'arrive. »

Il ne valait peut être mieux pas en raconter trop à un micro probablement enregistré. Il lança la procédure de relecture du vol puis quitta la salle pour la rejoindre.

Vick, à l'intérieur du cockpit, l'attendait pour refermer

l'écoutille d'accès. Derrière la verrière, rien ne laissait penser que l'immensité bleue et les nuages qui bourgeonnaient plus bas étaient issus de calculs. Oublié le frigorifique hangar à simulateurs, ils étaient à nouveau un point dans un infini d'azur.

Santi ressentait comme à chaque fois un léger malaise devant cette fiction de monde qui ne semblait pas plus virtuelle que la réalité dans laquelle ils étaient plongés le reste du temps. Comme si cet espace, soudain infiniment développé sous leurs yeux mais contenu dans une simple cabine, tentait de leur souffler que le temps était proche où l'on aurait plus à se soucier du matériel ou de l'immatériel et où l'humanité pourrait vivre de la naissance à la mort avec au contact de chacun de ses sens un simulacre de réel électronique. Quand la vie ne serait plus qu'une succession de calculs issus d'une infinité de plaques de silicium, l'existence une longue multiplication d'octets.

Au fond n'était-ce pas déjà le cas ?

Tout se déroula exactement comme ils l'avaient déjà vécu, les secousses en moins. Ils voyaient les commandes manuelles devant eux se déplacer avec précision comme si leurs propres mains agissaient sur elles depuis le passé.

Et ce fut l'instant.

« Les ennuis arrivent, fit Vick. »

Ils se crispèrent tous deux inconsciemment. La manette

des gaz vint brutalement se placer au maximum, répondant à un ordre illogique de l'automatisme, et l'avion virtuel entama une manœuvre complexe dont ils ne pouvaient percevoir le but. Les mouvements fantômes des commandes se firent de plus en plus violents et approximatifs. Les écrans, derrière les verrières, leur renvoyaient des images stroboscopiques, tant le bleu noirci du zénith alternait rapidement avec la blancheur éblouissante du parterre de nuages qu'ils surplombaient. Tendait la main vers un pupitre placé à part, Santi fit passer la vitesse de simulation à un dixième.

L'altimètre avait entamé sa chute. Tout semblait surnaturellement inévitable et dans l'ordre des choses. Sans aucune erreur du destin.

Mais alors qu'ils pénétraient dans les nuages et que les écrans ne leur transmettaient plus qu'un masque grisâtre, le manche retourna brutalement au neutre, avant de réaliser l'enchaînement de positions invraisemblable qui les avait sauvés. Jusque-là rien ne différenciat les quelques secondes qu'ils venaient de revivre d'une action divine.

Santi relança la dernière minute avec un ralenti plus fort encore, au point qu'ils puissent percevoir le pas d'échantillonnage des données dans la saccade des images et des informations transmises par les simulacres d'instruments. Ils se retrouvèrent à nouveau en pleine

chute, le paysage tournant de façon irréaliste autour d'eux.

Dans un état de concentration extrême, Santi perçut nettement l'instant où il avait libéré le joystick. Pendant quelques clics de la simulation, l'engin fut livré à lui-même. Et puis...

Le joystick s'activa sous le regard éberlué de Vick, le voyant de contrôle signalant irréfutablement qu'elle était en charge de la manœuvre à ce moment là. Le moment où tout était revenu. Elle l'observa quelques secondes – un instant à peine de la réalité – puis se tourna vers son frère.

Elle avait vraiment fait ça ?

Visiblement.

Il la regarda comme jamais encore il ne l'avait fait. Avec distance et sans prononcer le moindre mot. Le reste du temps simulé passa en silence : à cette vitesse, les commentaires enregistrés en cabine n'étaient pas transmis.

A la fin de la simulation, ils sortirent et allèrent s'asseoir sur un banc, dans le couloir. Au bout d'une minute seulement, Santi ouvrit la bouche.

« Bon. On va faire ça tranquillement. Dis-moi exactement ce qu'il s'est passé. Tu t'es forcément rendue compte de ce que tu faisais. Et pourtant tu m'as dit que tu avais tout lâché et attendu, comme moi. »

Il marqua une pause, comme si il pensait n'avoir plus rien à dire, puis reprit finalement.

« Tout ça ne rime à rien ! Dis-moi au moins que c'est

bien toi ! Comment veux-tu que je te fasse confiance si... C'est toi qui nous as sauvés et tu ne le savais pas ? C'est... »

Cette fois, elle lui coupa la parole.

« Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Je suis sûre de n'avoir rien fait volontairement. Et après avoir vu ça, si j'ai fait quoi que ce soit, je ne vois pas de quelle façon. C'est comme si... ce n'était pas vraiment moi.

— Mais tu as bien dû te rendre compte... On ne fait pas une manœuvre aussi complexe sans s'en rendre compte, putain ! Ne me dis pas que tu n'as aucune idée si c'est toi qui as fait tout ça ! C'est dément !

— Je ne sais pas, je te dis. J'en sais rien. Ce truc m'embrouille les souvenirs. A aucun moment je n'ai eu conscience de le faire, comment veux-tu que... je n'y comprends rien non plus. Arrête de me poser la même question.

— Ok, ok... il s'est passé quelque chose d'étrange ici, mais tout a une explication. Nous sommes... dans la réalité. Il n'y a rien de magique ! Si tu t'es sentie... »

Vick le coupa d'un regard glacé. Il ne poursuivit pas.

« Il faut encore savoir pourquoi le pilote auto a merdé. »

Il acquiesça.

Dans une atmosphère alourdie, ils retournèrent vers le

hangar et reprirent leurs postes.

« Simu de contrôle ? »

Il y avait une immense fatigue dans sa voix quand Vick répondit.

« Contrôle, cinq. »

Moscou, cité des étoiles

Paul Elinkson était heureux. Et contrairement aux milliards de crétins ébahis sous antidépresseurs qui l'entouraient, il était bien certain de savoir pourquoi. Sa situation actuelle lui procurait une sensation de puissance incroyable. Sa mission dépassait tout ce que l'humanité avait connu dans son histoire. Il était le centre du monde.

En quelques heures, il avait parcouru plusieurs milliers de kilomètres depuis Kobdo, en Mongolie, où il s'était lui-même dépêché en « mission secrète ». Dans la base aérospatiale, il avait méticuleusement mis en place son expérience et observé froidement les résultats.

Les deux pilotes n'auraient pas dû survivre au sabotage de l'Atlas. C'était une certitude. Il n'y avait aucun moyen physique de rattraper la vrille dans laquelle ils s'étaient engagés. Pourtant, ils l'avaient fait. Pourtant, ils étaient en vie.

Cela ne pouvait signifier qu'une chose : il avait mis la main sur deux porteurs supplémentaires.

Ils étaient cinq, à présent, et presque tous se trouvaient sous son contrôle entre les murs de la cité – les deux nouveaux ne tarderaient pas. Cinq humains qui, chacun à leur façon, avaient fait preuve de leur capacité à ignorer le

réel. N'en manquait donc plus qu'un. Il savait comment le trouver. Il savait quel genre de cri ferait résonner l'esprit encore Captif du dernier porteur.

Sa quête avait été si longue... Il ne possédait déjà plus les souvenirs des premiers temps.

L'infini chemin touche à sa fin.

C'était vertigineux.

Son accession au poste de directeur de mission pour le projet Mars avait été l'aboutissement d'une évolution impossible à freiner. Personne parmi ses rivaux n'avait su s'opposer à la marche de cet homme, de la même façon qu'on ne stoppe pas une réaction nucléaire. Car il avait besoin de se situer au sommet pour remplir son rôle.

Son lien avec les vraies autorités était unique, il le savait. Pourquoi lui ? C'était ainsi. Cela lui appartenait, depuis toujours. Il ne connaissait rien d'autre. Il ne pouvait savoir ce qu'était la vie d'un humain quelconque. Il n'en avait jamais été.

Parvenu à un carrefour dépourvu de toute indication, il bifurqua à angle droit pour remonter le mur d'enceinte de la cité. Ralentissant à peine, il pris le dernier virage à la corde, soufflant un nuage de neige.

Dans l'instant qui suivit, les systèmes électroniques détectèrent l'obstacle et freinèrent brutalement, les roues dérapant quelques instants sur la route gelée. Il s'immobilisa à un mètre à peine de la voiture blanche,

misérable et pathétiquement obsolète, stoppée devant la première barrière. Elle était marquée du logo ringard d'un hôtel à bas prix. Le chauffeur était lancé dans une discussion animée avec l'homme en faction au poste de garde, qui refusait manifestement de le laisser entrer. A leurs pieds traînaient deux sacs de voyage qui prenaient l'eau dans une neige à moitié fondue.

Les deux hommes se tournèrent en même temps à l'arrivée d'Elinkson.

Et le reconnaissant enfin, le garde se redressa, le salua d'un geste sec, puis courut dans sa direction.

« Monsieur...

— Reprenez votre souffle. On ne court pas.

— Pardon, monsieur. Cet homme affirme devoir transporter ces deux sacs à un certain monsieur Lyar, mais il ne possède aucun laissez-passer. »

Elinkson ne modifia pas ses traits d'un millimètre.

« Cette affaire ne me concerne pas. »

Puis une idée traversa son esprit.

« Cependant, reprit-il, vous le laisserez entrer. Il est inutile de l'inscrire au registre.

— Mais monsieur, ce n'est pas...

— Qu'y a-t-il ?

— Eh bien il n'a pas de...

— Cette situation vous poserait-elle un quelconque problème d'ordre *personnel* ?

— C'est que... Non, monsieur.

— Alors c'est parfait. »

L'employé de l'hôtel jeta un regard perplexe au gardien, haussa les épaules et récupéra les sacs. Elinkson se retourna sans un mot de plus. Il allait ouvrir sa portière lorsqu'une énorme voiture verte sortit du virage et pila net derrière lui.

La jeune femme qui se tenait derrière le volant observa un instant la scène, baissa la tête pour se masser le visage, puis se redressa doucement, un sourire ravi aux lèvres. Elle était là où elle le voulait. C'était prévu... Mais curieusement, pas par elle.

Chani avait pris la seule route qui lui avait semblé familière à la sortie de la ville. Une route qu'elle n'avait pourtant de toute évidence encore jamais empruntée, ni même approchée. Mais c'était forcément la bonne. Et elle se trouvait maintenant là, devant la cité des étoiles, le saint des saints, le lieu qui lui avait sans cesse été refusé. Sans savoir comment, ni vraiment pourquoi, elle était là, au bon endroit. Elle ne parvenait plus à penser clairement. Jusqu'où cela irait-il ?

Voyant s'approcher Elinkson, le doute la saisit tout de même et elle envisagea un instant de passer la marche arrière pour de repartir avant d'avoir des problèmes plus sérieux. Elle enclencha préventivement le levier, débrayé, prête à lui fausser compagnie... mais attendit tout de

même de savoir ce qu'il en était. Qu'avait-elle à perdre ? Chaque évènement depuis la nuit passée était une brique d'absurdité de plus dans le mur de plus en plus épais qui la séparait de la normalité.

Elle appuya sur la commande de la vitre qui disparut dans la portière, la laissant face à son interlocuteur et à l'air glacial de l'extérieur. Il la fixa un instant en silence, sans qu'elle ne sache rien dire de son côté. Elle allait finalement se décider à rebrousser chemin sans plus insister lorsqu'il parla enfin.

« Vous êtes en retard, mademoiselle Harath. Il me semble que deviez être en simu piscine, aujourd'hui. Enfin vous savez ce que vous faites, je ne vous ferai pas la leçon cette fois. Ce n'est pas mon argent que vous dépensez. »

Chani avait blanchi un instant en entendant prononcer son nom par cet homme qu'elle n'avait jamais vu en face. Le fait qu'elle soit « en retard » était tout aussi incongru. Mais elle apprenait vite et n'avait depuis douze heures plus aucune certitude à laquelle se raccrocher, surnageant à peine dans cet océan d'incohérences.

Viendrait un jour, elle le savait, où tout ça serait à sa portée. Tout s'apprend toujours.

Ne sachant que faire d'autre, elle déroula l'excuse qu'elle avait toujours servie au gardien de sa base lorsqu'elle revenait de ses rapines.

« Toutes mes excuses, j'étais partie aux fournitures. Ça a été plus long que prévu, fit elle avec un clin d'œil en tapotant l'appareil déposé sur le siège à côté d'elle.

— Bien sûr, répondit l'autre en lui rendant son sourire. Le monde ne nous en voudra pas pour ça. Bonne journée, mademoiselle. »

Moscou, cité des étoiles

Greg Distal se sentait seul. Il ne l'était pourtant pas : il partageait son spacieux appartement au cœur de la cité avec sa femme et son fils. Il ne manquait pas non plus de support ou d'admirateurs, tout le monde le respectait en tant que vétéran. Il était une valeur sûre.

Mais à cinquante ans passés, son existence ne lui apportait plus la moindre satisfaction. Il était rentré dans le système trop profondément et avait à présent acquis la certitude qu'il n'en sortirait pas avant sa mort.

Au fond, il l'avait su pertinemment depuis des années, mais le voile d'illusions et de liberté qu'il s'était tissé devant les yeux, dans le simple but de survivre à son mode d'existence, s'était effrangé au fil du temps et avait fini par se défaire totalement. Et ce qu'il laissait entrevoir au-delà, c'était une solitude tellement profonde qu'il ne pouvait que tenter de jour en jour de fermer plus fort les paupières pour feindre de ne plus percevoir l'extérieur.

Espionner les spationautes et les futurs candidats n'avait rien de réjouissant. Manipuler les âmes malheureuses n'avait rien de réjouissant. Leur faire risquer, voire perdre la vie dans le seul but de faire avancer les missions, c'était de toute évidence une chose

criminelle.

Mais là dehors, on n'en était plus si sûr. C'était une machine à brasser les capacités comme on fond et refond un métal précieux, un mécanisme sans âme, dément et violent.

Et Distal était de ceux qui aidaient ces innocents à plonger malgré eux dans le gouffre.

Si on l'avait aujourd'hui affecté au parrainage de ces deux jeunes inexpérimentés, ce n'était à aucun moment par souci de leur formation. Les connaissances qui faisaient un bon spationaute, ils allaient les acquérir pour la simple raison qu'ils en avaient les capacités et la volonté, et pas le choix. Non, il était avec eux pour que le sale boulot soit fait. Les tests, encore les tests. Connaître l'Homme. Connaître *ces* hommes et *ces* femmes. C'était à se demander où menait cette folie. Qu'est-ce que les dirigeants voulaient réellement savoir sur eux ? *Sur nous* ? Quelles analyses étaient réellement tirées de ses rapports ? Que cherchaient-ils à la fin ?

Qui cherchaient-ils ?

Les vies de Lyar et Manarov deviendraient peu à peu un enfer sur Terre jusqu'aux derniers jours avant leur départ. C'était comme ça. On avait décidé que les hommes et les femmes qui partaient dans l'espace devaient être une race à part, un peuple ne présentant aucune faille psychologique comme physique. Et puis... il y avait

forcément plus. Une quête qu'aucun parmi les espions tels que lui ne parvenait à saisir, mais dont tous avaient vaguement conscience. A l'évidence on cherchait quelqu'un, on cherchait peut être plusieurs personnes. Mais avec acharnement on cherchait.

Ça n'avait pas de sens.

Il se dégoûtait lui-même. *Devoir*. Il n'avait pas exactement le choix. Dévoiler la machinerie au grand jour n'apporterait rien. La conquête spatiale n'émouvait plus personne. Et si une chose était sûre, c'était que des pratiques largement plus choquantes étaient courantes comme de toute éternité sur toute la surface du globe. Personne ne viendrait plaindre ceux qui consommaient froidement les impôts publics dans leur quête inconsciente et sectaire de l'au-delà.

« Ohé ! M'man te dit depuis dix minutes qu'on mange !
Qu'est-ce que tu fous ?

— J'arrive, j'arrive, commencez sans moi.

— Non, Greg, fit la femme qui entrait à son tour dans son bureau, tu vas encore travailler jusqu'à deux heures et avaler trois gélules avant de te coucher. Slane t'a déjà dit que tu devais prendre un vrai repas de temps en temps. Ça fait au moins un mois que tu n'as pas mangé avec nous. »

Distal leva un regard triste vers celle qui partageait sa vie depuis plus de vingt ans. Sa vie... Même elle ne savait

pas ce qu'il en faisait aujourd'hui. Il ne pouvait pas s'offrir le luxe d'une réelle confidente.

Pas d'initiative personnelle. Pas de vie privée.

Il n'avait que ces deux-là.

Il les aimait, au moins.

Il se leva. Elle avait raison. Ces gélules nutritives et ces inhibiteurs de faim n'étaient pas dignes d'un astronaute. Cela finirait par l'exclure de sa dernière mission. Et même si ce n'était pas sa plus glorieuse, la passion qu'il vouait au vol spatial n'avait pas de limites. Il vendrait avec bonheur ce qui lui restait d'âme contre quelques instants de paix en apesanteur, loin de ce caillou perversi.

Il jeta un regard à son fils qui s'asseyait à table. Il avait vingt et un ans. Et il avait l'air de penser à autre chose, lui aussi. Ses amis ? Avait-il la chance d'en avoir encore ? Ou ses cours de géologie, qui le passionnaient tant ?

Il ne l'avait pas vu grandir. En un sens il ne le connaissait pas. Mais il l'aimait. Quel avenir avait-il ? Il finirait sûrement ingénieur ou manager largement gradé, en digne successeur de son père dans la cité. Puis sans doute, comme lui, forcé à faire partie du système pour que chacun se surveille mutuellement. Cela n'avait aucun sens. Une bouffée de tristesse lui monta à la gorge, dont il ne laissa rien paraître.

On pouvait bien affirmer en haut lieu qu'ils se devaient

de représenter l'élite de l'espèce humaine, que les voyages spatiaux étaient coûteux et qu'il fallait être sûr des personnes qui s'impliquaient à les réaliser, cela n'arrivait pas à le convaincre.

La question pour lui était « Qui sont *Les Peuples* ? ». Ce nom semblait recouvrir tout. Jamais il ne l'avait lu, jamais il ne l'avait entendu prononcer. Pourtant... Il semblait signifier cette évidence inconsciente qui faisait l'horreur de leur quotidien. Et la question restait sans réponse. Peut-être au fond était-elle bien absurde. Peut-être était-il déjà fou.

Il avala son repas sans conviction. Visiblement, cela suffisait à satisfaire sa compagne – pour le moment. Son fils mangeait, lui, avec un appétit impressionnant, comme d'habitude. C'était un jeune homme intelligent. Il aurait pu aller loin, pour lui-même. Mais le système de cette cité le transformerait bientôt en esclave sans volonté.

Infinie tristesse.

Il aurait dû réagir à cela, opposer une résistance, il le savait parfaitement. Il se le répétait chaque jour. Mais comment se libérer simplement de ce qui pourrissait cette planète et cette ville en particulier ? La nature même de ce système, comme une lèpre en chacun de ses sujets, le rendait impossible à déstabiliser. Toujours, il se relèverait. Comment ronger le mal en retour ?

Et au fond combien de fois, combien de soirs à cette

table s'était-il fait la même réflexion, s'était-il posé les mêmes questions...

« Since, tu n'oublieras pas que tu dois passer tes tests médicaux demain. Si tu n'y penses pas, ils ne pourront pas te trouver un créneau avant des mois.

— T'inquiète pas pour ça, pour ce que j'ai attendu, je vais les oublier, tiens... »

Son fils souriait. Il possédait toujours un espoir sincère d'aller loin sans être trop inquiété, malgré toute la surveillance que faisait peser sur ses épaules leur mode de vie à chaque seconde contraint.

C'était ainsi que se déroulait le recrutement au sein même de la cité. Les enfants d'employés quelconques, ingénieurs, techniciens, passaient tous des tests – toujours des tests – encore et encore, pour pouvoir accéder aux quelques postes enviés. Dont celui d'astronaute, bien sûr. Le grade honorifique ultime en même temps que le pire état de soumission.

Tout était basé sur cette sorte de concours carriériste forcé, qu'il valait mieux ne pas tenter de refuser. La logique qui régissait la gestion du personnel était au-delà de tout principe humaniste commun ou de tout désir individuel. Si l'on pouvait, on devait.

Soit on était prêt à tout – y compris à son propre sacrifice – soit on n'avait rien à faire entre ces murs. Le problème étant qu'aux yeux de la milice de sécurité, on

n'avait alors rien à faire non plus en dehors. La révocation était un acte on ne peut plus définitif, la démission n'étant pas incluse dans les pratiques envisageables. Alors, le choix se faisant simple, à peu près tous restaient entre les murs jusqu'à leur propre fin, dans la résignation. Certains acceptaient l'échappatoire ou tentaient la fuite. Mais on ne fuyait pas de la cité. On se contentait d'en disparaître. Les histoires de ceux qui avaient pu réussir à s'échapper, puis à reconstruire une vie faisaient figures de légendes urbaines.

Dehors, un klaxon insistant vint salutairement troubler son obscure méditation. Il devait vivre au présent, se rappela-t-il. Pour un astronaute, ne plus penser à ce que l'on fait à l'instant présent représentait en soi une faute. Les coups de klaxon ne cessaient pas. Il se leva tranquillement et jeta un œil par la fenêtre. Il était trop tard – espérait-il – pour un exercice. Since scrutait déjà l'obscurité. Dehors, une automobile blanche marquée du logo d'un hôtel était plantée dans le bas-côté. Le chauffeur devait toujours se trouver à l'intérieur et appelait à l'aide.

« Je vais voir, fit Since

— Ok. Fais quand même attention. Je n'ai jamais vu cette voiture ici. Elle doit venir de la ville.

— T'inquiète... »

Il haussa les épaules et se détourna. Son père s'inquiétait vraiment d'un rien. Cela venait de sa

formation, évidemment, mais finirait par lui causer du tort. Il enfila rapidement un blouson chaud. Un regard au thermomètre extérieur lui apprit qu'il faisait moins vingt. Ce n'était pas exceptionnel pour un hiver dans la région, mais tout de même plutôt frais.

Quelques années plus tôt à la même saison, cela aurait été une température haute. Tout change.

Il descendit les trois étages et traversa le hall, qui s'éclaira de lui-même à son passage. Une fois dehors, il repéra la voiture et longea l'allée enneigée qui les séparait. L'ombre de l'habitable enfermait la silhouette d'un homme visiblement épuisé qui continuait à presser le volant régulièrement sans percevoir son arrivée. Since se pencha vers la fenêtre restée ouverte et tapota sur la tôle.

« Monsieur ? »

Il recula de surprise. L'homme s'était tourné, révélant la large entaille qui lui parcourait le visage, du coin de l'œil au menton.

Il semblait avoir vu le diable en personne.

Greg Distal avait peur de comprendre. Since était la seule personne à être descendu. Comme c'était improbable... Et il l'avait laissé faire. Ce n'était pas un hasard. Ce n'était jamais un hasard.

C'était évident...

Son esprit ne semblait plus capable de supporter cette pression. C'était un poids trop lourd. A peine quelques secondes plus tôt il rêvait de soustraire son fils à cette machinerie impossible, et voilà qu'il s'y retrouvait piégé encore une fois si aisément et avec tant d'impuissance ! Il ne voulait même pas savoir ce qui se déroulait, en bas de l'immeuble. Il ne voulait plus... Il ne voulait pas connaître quel danger psychologique ou physique courrait son fils en ce moment même. Il touchait du doigt sa propre lâcheté. C'était insoutenable.

Mais son instinct reprit tout de même le dessus. Ce n'était pas le moment de se laisser aller. On vérifierait les réactions de Since par rapport à divers facteurs. Lesquels ? Cela dépendait de la nature du test. L'homme allait-il essayer de sonder sa capacité à contenir son émotion grâce à une mise en scène ? Ou alors quelque chose de plus subtil ? Oui. C'était toujours plus subtil.

Il se releva et contempla à nouveau la rue enneigée. Since semblait avoir entamé la conversation avec le chauffeur du véhicule. Distal suivait des yeux chacun de

ses mouvements. Il le vit plonger la main dans son blouson pour saisir son téléphone, et dans l'instant la sonnerie retentit à côté de lui.

« Oui ?

— Bon, il y a un gars, là-dedans, il est blessé, il ne peut plus conduire lui-même. Je n'arrive pas à lui faire dire grand-chose. Il arrive de la ville, mais je ne sais pas ce qu'il fout là. »

Que testent-ils ? Sa capacité à lui venir en aide ? Son empathie ?

« Aide le à venir jusqu'ici, au chaud, fit Distal. Tu téléphoneras après à la sécurité pour qu'ils le prennent en charge.

— OK. Je vais essayer de le porter. Je t'appelle s'il y a un problème. »

S'il y a un problème... Il y a toujours un problème. Il se doute de quelque chose. Mais il n'en sait pas plus que moi. Il n'est pas idiot du tout...

Distal observa son fils prendre le bras du chauffeur autour de ses épaules pour l'aider à traverser l'allée. Deux fois, ils manquèrent de tomber.

Il ne l'aiderait pas à lui faire monter les étages, malgré sa blessure. Ce serait remarqué des testeurs. Où se trouvaient-ils ? Le rapporteur principal était sans doute le chauffeur lui-même, dont la blessure avait dû être simulée habilement... ou peut-être pas. *Mon dieu.* Il laisserait son

fil se débrouiller et faire ses preuves, montrant ainsi qu'il avait relevé l'observation qui était faite de lui.

La porte s'ouvrit, et Since alla déposer l'homme sur une banquette avant de saisir le téléphone. Le chauffeur le suivit des yeux et hurla.

« Que faites-vous ?

— Ne vous en faites pas, les gardes vont arriver.

— Non ! Ne le faites pas ! N'appellez pas ! Non ! Vous ne pouvez... »

Since, interdit, reposa le téléphone sur lequel il avait entamé de taper un numéro et regarda son père. Celui-ci lui fit signe de raccrocher et l'emmena dans une chambre voisine, depuis laquelle l'homme ne les entendrait pas. Il n'avait jamais eu l'air aussi sérieux.

« Since, tu vas téléphoner. Maintenant. Si tu n'agis pas dans les règles, tu n'iras pas loin, ici. En fait tu n'iras nulle part. Je n'aurais rien contre ça, pour tout te dire. Mais tu dois choisir. Si tu n'appelles pas, ça ne sert à rien d'aller à ta visite médicale.

— Mais tu as vu comme il est ? Il est blessé, il a peur. On peut dégager sa voiture et le ramener en ville nous-même. Papa, ce mec va tout droit aux urgences ! Il n'a pas l'air de vouloir faire la connaissance de la sécurité... Et il n'a pas tort. Tu sais très bien comment ces malades font leur boulot, et...

— Tais-toi, écoute. Les règles sont les règles, et

même si elles sont injustes, tu dois t'y plier. Sinon, dis adieu à ton avenir. Est-ce que cet homme vaut le gaspillage de te perdre parmi nous ? »

Je suis haïssable... Une merde lâche ! LACHE !

Le père et le fils se regardèrent durement un instant avant de retourner auprès de l'homme. Distal ne lui voulait aucun mal, mais que faire, sinon se forcer pour l'instant à se plier aux lois et tenter d'agir de façon à donner les meilleures chances à son fils ainsi qu'à lui-même vis-à-vis d'éventuels observateurs. Déjà Since reprenait le combiné pour appeler le poste de garde le plus proche. L'homme leva vers lui un regard fou de terreur.

« Non, fit-il ! Non ! Ne me rendez pas à eux, non ! Vous ne savez pas ce que... »

Il se leva brusquement et, chancelant, tenta de fuir de l'appartement. Mais son état ne lui permit pas de franchir plus de quelques mètres, et il s'effondra pitoyablement devant la porte, sans parvenir à l'ouvrir.

Une réaction aussi désespérée troubla un instant Distal. Son fils le regardait, interrogateur. Il était trop tard. Il avait composé le numéro, et même sans avoir reçu de réponse, un groupe de gardes débarquerait d'ici deux ou trois minutes.

Since réfléchissait à toute allure, tandis que sa mère s'affairait à relever le pauvre homme. Elle ne saisissait

pas ce qu'il se tramait réellement. Elle n'avait jamais rien voulu savoir de la folie de cet endroit. Plus encore que lui, elle avait su fermer les yeux – heureux les ignorants. Mais elle ne pouvait pas laisser le malheureux à terre. L'homme se débattit et tenta de lui échapper. Surprise, elle lâcha prise et il s'effondra à nouveau, manquant de peu de s'assommer contre une armoire.

Elle allait parler lorsque Distal sortit de sa torpeur et alla soulever le pauvre homme pour l'installer de force sur la banquette, où il le maintint fermement.

L'homme cessa un moment de se débattre et leva des yeux fatigués vers lui. Il pleurait.

« Vous êtes avec eux, hein ?

— Avec qui ? *Qui* ? Que vous ont-ils fait ?

— Vous ne savez pas...? Il hurla brusquement.

Lâchez-moi, laissez-moi partir ! »

Il s'effondra soudain et sanglota.

« Je veux partir...

— Vous partirez avec les gardes et ils vous ramèneront chez vous. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Non... Je ne vous crois pas... Ils vont... »

L'étranger renifla et se tut, immobile. Une profonde souffrance pouvait se lire dans ses yeux. Et ce regard finit de convaincre Distal que ce n'était pas un examen. Il y avait un vrai problème. Quoi que les gardes aient fait, cela

semblait avoir été suffisant pour le rendre fou. Et la milice serait là dans quelques minutes. On ne pouvait plus empêcher ça. Leur demander de repartir serait définitivement suspect. Chez ces militaires, la suspicion était ce qu'il avait de plus dangereux.

« Racontez-moi, fit Distal en le regardant durement. Je vous jure que je ne sais rien, mais si vous ne nous dites rien, nous vous rendrons à eux. »

Since voyait son père sous un nouveau jour. Il pouvait mentir et savait le faire. Il n'y avait rien à faire pour le sauver, il le savait. Son père pouvait délibérément trahir une confiance. Une part de lui-même se sentait révoltée par ce comportement. La vérité paternelle... Une base qui s'effondrait.

L'homme dans la banquette le regardait, et la folie dansait dans ses pupilles.

« Si je vous raconte, vous me... sortirez d'ici ?

— Parlez ! Ils seront là bientôt. Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? Qui vous a mis dans cet état ? Répondez !

— Vous n'en savez rien... Vous n'êtes pas avec eux... Vous ne me croirez pas.

— Et ils vont arriver à temps si vous ne parlez pas. Dépêchez-vous.

— Eh bien je... Je suis... j'étais réceptionniste. Au grand hôtel de la place Krifst en ville. Un client,

monsieur... Lyar, oui, c'est ça, Lyar, il voulait que je rapporte ses affaires ici. Je ne voulais pas, moi ! C'est pas mon boulot ! Je n'aurais pas dû ! Non... j'aurais dû être ailleurs. Ailleurs, ailleurs... »

L'homme répéta encore ce mot et finit par balancer naïvement la tête, ses yeux se fermant peu à peu. Distal le gifla durement pour qu'il reprenne ce qui lui restait d'esprit. L'homme le regarda, ébahi, et reprit lentement son récit.

La journée commençait à tirer à sa fin et le soleil d'hiver, qui illuminait encore les façades d'un dernier éclat orangé, avait presque disparu. Le réceptionniste, improvisé coursier malgré lui, était seul à conduire dans l'allée. Il lui semblait être déjà passé par là, pourtant il n'aurait pu dire vers où il était parti la première fois. Le plan des rues n'avait pourtant pas l'air de conception complexe, mais il n'arrivait plus à réfléchir correctement pour déterminer où il devait tourner. C'était étrangement au-dessus de ses moyens.

Il possédait en temps normal un sens de l'orientation difficilement faillible. Mais en cet instant, c'était le vide. Il ne se souvenait plus de rien, si ce n'est qu'il était sorti de l'immeuble où habitait ce monsieur Lyar. Etrange prénom. Ou étrange nom, il n'en savait rien et n'avait pas

osé lui demander.

Ne sachant trop que faire, il prit à gauche dans la première allée, ce qui lui semblait le plus simple. A gauche. Il continua dans une autre rue bordée d'immeubles qui lui paraissaient de plus en plus immenses. Ces tours de béton étaient froides, plus encore que la glace de l'hiver qui enserrait les canalisations.

Cette fois il ne savait vraiment plus où il allait.

Il devait arrêter de tourner inutilement. Il devait rentrer chez lui, maintenant. Il voulait bien faire quelques heures en plus pour satisfaire un client et éviter de perdre son emploi, mais bientôt il ferait totalement noir et la route du retour n'était pas toujours éclairée. Ce qui n'aurait représenté aucune gêne si la voiture de service qu'il conduisait n'était pas une épave tout juste plus sophistiquée qu'une voiturette de golf et dépourvue de tout éclairage depuis plusieurs années. L'hôtel n'avait pas de quoi entretenir une flotte de véhicules inutilisés.

Il lui vint à l'esprit qu'il y avait toujours des plans au pied des bâtiments dans ce genre d'endroit.

Avisant l'entrée la plus proche, il abandonna son pathétique véhicule sur un coin de trottoir. La tour était identique à toutes les autres : vieille et offrant à la vue un béton uniforme et passé d'âge. Pas de plan à l'extérieur.

Il poussa la porte plastifiée et se retrouva dans un grand hall désert et silencieux. Un guichet devait servir

d'accueil. Inoccupé, comme le reste. Tout y était rangé à sa place, sans que rien ne paraisse avoir servi depuis un certain temps. L'endroit était abandonné.

Écoutant attentivement, il lui semblait pourtant entendre des bruits provenant de quelque part à l'intérieur du bâtiment. Où était-il ? Des bruits de pas étouffés. Un grincement. Il lui sembla qu'on déplaçait un meuble. Cela venait de loin et de plus haut. Il voulut appeler, demander si quelqu'un pouvait l'aider, mais il l'idée parut inutile. Ou effrayante. Du hall sombre émanait un sentiment étrange qu'il avait l'impression de pouvoir toucher.

Tout s'alluma autour de lui sans qu'il n'ait remarqué l'arrivée de quiconque. Il s'abrita les yeux d'une main et regarda le sol un instant avant de les relever, laissant sa vue s'habituer à cette nouvelle luminosité. Il n'était pas spécialement courageux. Habituellement, tout ça aurait suffi à le terroriser, et il serait parti aussi vite que ses jambes le lui auraient permis. Mais il se sentait trop fatigué pour ça. Une fatigue qui l'épargnait de toute peur.

Il s'aventura même à contourner le comptoir d'accueil pour chercher des raisons à l'absence de toute forme de vie dans ce secteur. Les documents qu'il trouva étaient sans intérêt. Listings. Formulaire. Mais il était le héros d'un film. Il y avait tant de films dont il aurait voulu être le héros. Hé, hé. Il perdait les pédales et en était assez conscient. Comme saoul. Et cela ne représentait rien de

gênant, loin de là. La folie n'était-elle pas une condition nécessaire à la vie ?

Il prit conscience que sa vue avait un certain retard sur ses gestes en observant le flou de sa main qu'il agitait devant ses yeux. Il resta ainsi quelques minutes à dessiner dans l'air des figures pour ses propres rétines. C'était... beau.

Il n'avait plus à réfléchir, et sa conscience se laissait aller à une douce oisiveté. Elle était comme prise dans un brouillard. Il n'était plus maître de ses actes, mais obéissait plutôt à un instinct, à des pulsions. Là était le vrai bonheur ! Pourquoi s'en priver ? Ne passait-on pas sa vie à assouvir ses pulsions ? Le tout, pour la plupart des gens dits « normaux », n'était-il pas de le faire aussi discrètement que possible et dans le cadre arbitraire de la civilisation ? Ça n'avait pas plus de sens.

Il fallait libérer cet instinct.

Il s'aventura sans hésiter dans le premier couloir venu, qui s'ouvrait discrètement entre deux armoires adossées au mur du hall. Le sol carrelé et plastifié laissa bientôt place à une succession de plaques métalliques grossièrement soudées. Il gravit plusieurs escaliers. Peut-être une dizaine d'étages. Il ne savait pas vraiment combien et n'aurait su les compter, même si cela avait été son intention. Il se laissait faire. Par quoi ? Par qui ? Comment ? Cela ne l'intéressait pas. Son esprit se

reposait. C'était ça, la vie. Il ne contestait pas les ordres. Il ne faisait plus attention à ce qu'il voyait. La vue ne l'intéressait plus, car elle montrait la réalité. Et il sentit monter en lui une colère soudaine contre ce qu'il n'avait pas choisi de côtoyer.

Cette vilaine réalité ! Comme il la haïssait ! Elle l'avait toujours suivi partout. Mais maintenant... *Non !* Il ne la veut plus, tant elle est mauvaise avec lui. Mais elle lui montre quand même ce qu'il fait, où il va. Triste réalité. Il veut s'en détacher, partir avec les ordres. Des ordres simples.

Ses yeux lui montrent une porte cachée de plus. Un escalier raide qui s'enfonce à travers l'immeuble. Et qui n'en finit pas. Il se referme sur lui-même. Le fait que d'autres formes de vie puissent exister en dehors de ces marches serait absurde. Il tourne sur lui-même jusqu'à descendre sous terre. Profondément. Il descend, encore et encore. L'escalier est infini. Une marche, une autre, puis encore une, et encore, voilà tout. Mais après un long moment, c'est tout de même la fin. Il y a une porte. Il la hait aussi. Elle est laide, trop réelle. Elle l'entrave. Alors elle s'ouvre. Il entre. Mais une parcelle de conscience hurle soudain en lui. Il est trop loin, trop loin, trop profond. Ici c'est trop petit. Il veut en sortir. Qu'y a-t-il derrière cette porte ? Cette petite salle. La connaît-il ? Oui. Quoique,... non. En rêve. Il est seulement

désagréable de ne pas connaître ce qui va lui arriver. Mais ça va mieux à présent.

La salle était ancienne et creusée profondément sous l'immeuble, à plusieurs dizaines de mètres de la surface. Le sol était rocheux, à peine égalisé. Un interminable escalier constituait l'unique jonction avec l'extérieur. Cet environnement avait de quoi angoisser les plus courageux. Les ouvriers qui l'avaient creusé, il y avait de cela deux décennies, il les avait tous enterrés là, dans un caveau puant à l'extrémité de la salle.

Sous l'emprise d'une drogue puissante, commune dans la cité, ils n'avaient pas eu le courage de remonter. Trois suicidés.

Lui seul avait connaissance de l'endroit et était capable d'y pénétrer sans perdre totalement la raison. Et cela parce qu'une folie profonde s'était déjà emparé de lui, et ce depuis longtemps.

En voyant l'étranger franchir la porte, Elinkson sourit. Il s'était vêtu d'un uniforme des gardes de la cité. Tout marchait très bien. Son nouveau candidat était arrivé. Et il semblait à première vue en parfaite condition pour passer les différents stades de sa transformation psychologique.

Le seul fait qu'il soit parvenu jusqu'ici montrait ses bonnes dispositions. Il n'était pas le premier de ses cobayes, mais serait peut être le premier à parvenir sans

encombre jusqu'à la fin du processus.

L'étranger le sait. Il change. Il évolue. Il laisse de côté toute conscience et assiste ravi à sa propre dégénérescence. Mais dans le même temps il gagne en puissance. Il oublie le doute et le rejette. Il sait et ne fait rien. Il sait beaucoup. Tout, en fait, lui semble-t-il. Tout est au présent, sans qu'il ne sache si son lien avec la réalité le tire vers le passé ou vers le futur. Cela n'a plus d'importance. Il voit, maintenant. Il voit, mais ce n'est plus cette vue affreuse et possessive de ce qui l'entoure. Non. C'est une vue de l'absolu, grandiose, immense. La base universelle ! Mais lui, pauvre homme, que savait-il de ça ? L'essence qui permet la démonstration de tout ? Elle est là. Tout en découle et s'en écarte en absolu suivant les différentes branches du réel. La matière, et toute la conscience qui en découle. Oui ! Ce sont les Peuples et la matière, qui sont le tout et l'idée. L'ensemble est visible. Il voit le tout. Quelle jubilation !

Et un blocage apparaît soudain au centre de cet univers. Ce grain de sable, c'est lui-même. C'est sa faiblesse. Il se rejette lui-même vers son monde. Ses nerfs se tendent, et il sent que tout se reconstruit autour de lui. Rien ne fonctionne. L'étranger le sent, il se condense et redeviens ce qu'il hait lui-même. Il se hait et souffre.

Sa gorge redevient sienne et un affreux hurlement

déchire le vide. Il se tord et le temps reprend sa signification.

Dès que le chauffeur commença à nouveau à remuer doucement la tête, Elinkson su que c'était fini et soupira. Encore un échec. L'homme n'était censé avoir, à ce stade, plus le moindre contrôle nerveux.

Tout avait pourtant si bien commencé ! Il allait encore devoir se débarrasser d'un innocent devenu fou. Le retour à la conscience était toujours un moment de souffrance pour les cobayes. Et celui-ci était allé très loin dans le processus. Il se pouvait qu'il n'y survive pas.

C'était sans importance. Il lui faudrait comprendre, et recommencer. Ce pauvre type venait de tomber de sa chaise et se secouait affreusement sur le sol de terre qui lui écorchait le visage. La peau accrocha une saillie qui y traça une entaille profonde.

Il ouvrit soudain les yeux et un nouveau cri de rage passa ses lèvres. Elinkson savait à quel point il devait à cet instant refuser son environnement. Surtout que l'endroit n'était pas idéal pour rassurer un nouveau-né. C'était toujours la même réaction. Il l'avait vécue lui-même.

L'homme se redressa brusquement et une fois sur pieds recula, terrorisé, les yeux écarquillés et les jambes raides, jusqu'à ce que sa tête percute la voûte du plafond. Il hurla

et se mit à courir droit devant lui, s'engageant dans les escaliers sans prêter attention à son bourreau. Celui-ci l'ignora. Le sort de son cobaye ne le concernait plus. Il y avait l'équivalent de soixante étages à remonter. Et une fois en haut, la multitude de passages dissimulés constituait la meilleure des entraves. Il ne quitterait jamais l'immeuble. Les robots d'entretien viendraient bientôt débarrasser le cadavre.

Il était parvenu au sommet des marches mais ce bâtiment n'avait pas de limites. Mètre après mètre, son esprit ne lui revenait que pour contempler les murs plastifiés et les piliers de béton sans finition qui se succédaient sans fin.

Il songea à sa voiture et l'image de l'extérieur lui creva les reins de désespoir. Baigné de sueur, il reprit son combat. Avancer, coûte que coûte.

Il ne savait pas ce qu'il faisait et en avait conscience. Seule la chance le sortirait de là. Et elle était mince. Mais il fallait la jouer. Alors il continua, encore et encore. Un couloir, une porte, un nouveau corridor. Eviter les lieux dépourvus d'éclairage. Tenter de raviver ses souvenirs.

Si cela dura des heures ou des jours, il n'aurait pas été capable de le dire. La faim le torturait, c'était son unique certitude. Mais finalement, une porte vitrée de plus apparut devant lui. Sauf que celle-là, il la connaissait.

Était-ce encore une vision ? Non. C'était réellement un lieu dont il avait gardé le souvenir. Derrière cette porte, un autre escalier droit, infini, descendait à travers les étages, mais il ne s'agissait plus de cet affreux labyrinthe. Il le savait. Il s'y précipita à genoux. Tenant la rampe, il se laissa glisser misérablement sur les marches. Chacune le faisait souffrir un peu plus, mais elle rapprochait de la liberté.

Depuis un couloir de traverse déboulèrent soudain une dizaine de robots à l'aspect effrayant. Mais ils filèrent de leur côté sans lui prêter attention. Des engins d'entretien. Ils cherchaient un cadavre, pas un mourant. Il voulut rire de lui-même. Et perdit prise. Il glissa sans contrôle sur plusieurs étages, et retint une nouvelle fois son cri tout au long de sa descente. Sa tête heurta une marche. Il plaça ses mains autour d'elle pour la protéger. La chute ne prit fin qu'au rez-de-chaussée. Il resta immobile plusieurs minutes, reprenant son souffle et apaisant ses douleurs. Le hall était toujours désert et silencieux.

Une fois dehors, l'immensité de l'espace l'écrasa. Il faisait nuit et un ciel couvert stoppait toute lumière.

Il s'écroula dans son véhicule, lutant pour ne pas s'y endormir dans la seconde. Il fallait fuir. Il démarra tant bien que mal, ignorant ses lésions meurtrissures de son corps. Le moteur ronfla. Il s'éloigna de l'immeuble aussi vite qu'il le put. Mettre de la distance entre lui et les heures

passées. Le temps révolu. C'était fini.

La chaussée glissait. Le virage vint beaucoup trop vite. Son pied douloureux le trahit. Le pneu dérapa. Deux roues accrochèrent le bas-côté et y basculèrent, le stoppant net. Il jura et enfonça l'accélérateur. Ses roues ne firent que creuser le sol boueux, le bloquant un peu plus.

De rage, il cogna le tableau de commande, déclenchant un coup de klaxon qui le fit sursauter. Il releva la tête, aux aguets. Si on l'avait entendu... C'était fini. On l'avait forcément entendu.

Alors sans raison il frappa encore, et encore. Il n'y avait plus d'espoir.

Alors une tête apparut dans l'encadrement de la vitre demeurée ouverte. Et il sentit la peur dans les moindres recoins de son crâne.

« Monsieur ? »

Since et son père se regardèrent. Dans le regard du jeune homme se lisait la suspicion. De toute évidence, il voyait en l'étranger un malade, un furieux mythomane.

Distal tentait d'avoir une vision claire de ce qu'il avait entendu. Il avait eu vent d'expériences, sans connaître leur but. A l'idée ce qu'avait dû vivre cet homme, son ventre se noua.

De toute façon, il ne s'agissait en aucun cas d'un test à leur intention, et le sort de cet innocent risquait bien de lui rester sur la conscience. Ils n'avaient à présent plus aucun moyen de le soustraire aux gardes.

On sonna. L'homme sursauta. Distal baissa la tête. Il n'arriverait jamais à aller ouvrir. Sa compagne, le regardant durement, marcha jusqu'à la porte et la déverrouilla, laissant entrer les trois hommes de la garde militaire.

« Greg, ils sont là.

— Oui. (Il se retourna et fit face aux trois soldats avec toute la dignité qu'il put rassembler) Nous avons fini. »

L'étranger hurla.

« Vous avez... Vous ne pouvez pas ! Vous n'avez pas compris ? Comment pouvez-vous ne pas comprendre ? C'est impossible... »

Il s'effondra dans la banquette ne bougea plus. Les

trois hommes en uniforme se regardèrent.

« C'est pour s'occuper de ce type que vous nous avez appelés ?

— Oui. Il s'agit d'un accidenté. Vous trouverez son véhicule dans l'allée principale.

— Quel est son matricule ?

— Il n'en possède pas. Il vient de l'extérieur. »

Le soldat qui parlait fronça les sourcils en jetant un œil au moniteur portatif que lui tendait son collègue.

« Nous n'avons pourtant personne au registre à l'heure actuelle.

— Vous allez l'expulser ?

— Non. S'il est là, c'est qu'il y a une faille de sécurité. Une enquête doit être menée. De plus, cet homme possède peut-être des informations classées.

— Il n'a aucun document sur lui. »

Le soldat se tapota le crâne pour signifier qu'il y avait d'autres moyens de conserver des informations.

« Et ?

— Et toute information obtenue illégalement doit être détruite. Madame. Messieurs. Si vous le permettez, nous prenons en charge cet individu. »

Sans plus d'explications, deux des soldats saisirent l'homme par les épaules et l'emmenèrent, ses pieds touchant à peine le sol. Le troisième effectua un rapide salut et leur emboîta le pas.

Since les suivit des yeux sans parvenir à articuler un mot. Il n'en avait aucun assez violent pour s'en prendre à son père. Il regagna sa chambre d'une démarche mécanique s'allongea dans l'obscurité.

Moscou, cité des étoiles

Chani visitait. Elle prenait son temps. Elle avait vérifié son emploi du temps au bureau des spationautes et avait découvert que c'était son jour de repos. Etonnant privilège. Un jour de repos par semaine, pour quelqu'un d'aussi jeune, c'était plus parlant qu'un grade officiel. Elle était de ceux qui montaient.

On l'avait mise à sa place. On avait corrigé ses erreurs, rectifié les injustices, jusqu'à l'intitulé de sa nouvelle affectation : « Ingénieur médical embarqué, Projet Mars ». C'était trop beau, et sauf nouveau revirement c'était vrai. Qui avait fait ça, si quelqu'un l'avait fait ? Rien ne se faisait de soi-même... non ?

Ce qui venait de lui arriver était... non naturel. C'était son unique certitude. Mince, ce n'était pas ce qui arrivait aux *autres* !

Elle était allée s'excuser dans l'après-midi pour son absence aux simulations en piscine auxquelles elle aurait dû vraisemblablement participer comme le lui avait confirmé son emploi du temps.

Elle avait été reçue plutôt sèchement, car ces simulations étaient parmi les plus coûteuses et les plus complexes à mettre en place. Elles impliquaient beaucoup

de personnel et elle leur avait fait perdre plus de deux heures dans la matinée avant qu'ils ne libèrent le créneau pour une autre équipe.

Elle s'en sortit tout de même sans qu'il ne rédige de rapport disciplinaire, parvenant habilement à négocier le report de la simulation à une autre date sans prétexter sur sa santé – point trop délicat lorsqu'on prétendait vouloir voler.

Elle prit son repas du soir dans une cafétéria, constatant avec joie – et honte – qu'à sa carte de crédit correspondait un compte local relativement bien fourni qui lui permettrait d'abandonner pour un temps ses rapines. Accéder à ses rêves impliquait visiblement de renoncer à certains de ses anciens idéaux.

Elle y réfléchissait.

Plus tard.

Elle avait finalement rejoint son appartement qui, s'il était plus ancien que celui dont elle avait l'habitude, était bien plus spacieux.

Tu continues à comparer ta situation à ce que tu connaissais jusque-là. Oublie ton ancienne vie. Elle ne doit plus être une référence dans ton jugement. Tu as maintenant cette vie-là. Tout ce qu'il te manque ce sont les souvenirs qui t'y ont mené.

Suis-je folle ?

Disons que non.

Après avoir tout éteint, elle resta quelques minutes dans l'obscurité, allongée sur le lit, les yeux dans le vague, comme si elle avait voulu voir derrière le plafond. Elle se laissait aller pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans ce magasin à des milliers de kilomètres de là. Elle ne comprenait toujours pas, mais acceptait de mieux en mieux. C'était ainsi.

Si elle pouvait un jour maîtriser cette puissance qui l'avait ainsi déplacée inconsciemment...

Pour le moment, plongée dans la quasi obscurité, elle souriait et profitait de ce moment de repos.

Elle laissa agréablement sa conscience dériver autour d'elle, doucement ballottée par les méandres des probabilités. Lui vinrent quelques images fugaces. Un escalier. Un labyrinthe. Un début de rêve sans signification.

Qu'était-ce ?

Les images revinrent. Un véhicule pris dans la neige. Une frayeur. Mais qui ne venait pas de *son* esprit.

Ça n'avait pas de sens.

D'où venaient ces perceptions ?

Un autre esprit ?

Quelle nouvelle absurdité était-ce là ? De la télépathie ?

Absurdité ? Ce n'est pas un très joli nom...

Le choc la fit presque instantanément cesser de penser et elle se recroquevilla mentalement sur elle-même, comme un escargot dont un enfant vient de toucher les antennes.

Cette idée ne venait pas d'elle. Elle n'avait jamais pensé ça. Ces mots s'étaient imposés à son esprit comme si on les lui avait soufflés. Ils étaient... extérieurs.

Il fallut plusieurs minutes à sa raison pour reprendre le dessus. Sans la toucher du doigt, elle sentit qu'elle allait devoir accepter une nouvelle chose au-delà du rationnel. Et c'était excitant tout autant que terrifiant. Une onde de sentiments étourdissants la parcourut. Elle voulut savoir. De qui venait cette idée. Tout savoir de cette personne, de ce qu'il venait de se passer, de cette hallucinante seconde.

Car cette voix soudainement apparue au cœur de sa conscience avait éveillé en elle une sensation... parfaitement délicieuse.

Elle en voulait plus.

Elle resta un moment passive à se remémorer ces mots. Elle voulait recommencer. Et avant qu'elle n'ait pu leur formuler clairement de réponse, la voix reprit. Elle sentit combien elle était à la fois proche d'elle et absolument extérieure. Comme une fusion de deux matières.

Il est bien tard... Nous aurons le temps de faire connaissance. Ne soyez pas impatiente...

Comme elle était douce !

Une forme d'intimité absolue avec le plus parfait étranger.

Elle connaissait bien cette impression, elle saurait la maîtriser sans peine.

Au réveil, elle n'osa tout d'abord pas ouvrir les yeux, de peur que soudain tout se soit envolé. Qu'elle soit de retour dans les déserts du Chili. Que le rêve se dissolve. Que la réalité ne l'ait rattrapée.

Finalement, elle se redressa dans l'obscurité, trouva l'éclairage, et inspecta la pièce du regard. C'était bien son logement de la cité des étoiles.

Comblée tout à coup, elle congédia ses couvertures d'un mouvement de jambes.

La voix !

Il fallait qu'elle l'entende à nouveau. Il fallait qu'elle sache, qu'elle comprenne, qu'elle apprenne. Qui était-ce ? Quel esprit avait pu en un instant ainsi savoir tout d'elle, la comprendre ?

Dès ses premiers pas à l'extérieur, tout lui parut familier, alors même qu'elle ne reconnaissait rien. Un sentiment difficile à intérioriser, à la limite de blesser l'amour propre.

Toute la journée, elle se plongea dans sa nouvelle situation avec délice comme dans un bain juste brûlant. Elle découvrit ses propres travaux et l'avancée de son entraînement. C'était grisant. Il semblait qu'elle plongeait dans la vie d'une inconnue, tout en sachant déjà tout d'elle. Mais une seule question lui importait pour l'heure.

Se pouvait-il que ce soir encore la voix s'adresse à

elle ?

Pourquoi attendre le soir ?

A ces quatre mots, tout s'était subtilement éclairci autour d'elle.

Pouvait-elle répondre ? A tout hasard, elle s'appliqua à formuler ses mots en pensée le plus clairement possible.

Bonjour monsieur, ou madame. Je ne sais pas qui vous êtes et je serai honorée de le découvrir. En fait je voudrais également comprendre certaines choses que...

Il lui sembla percevoir un rire, sans en être vraiment certaine.

Merde, on ne m'avait jamais parlé comme ça. Ne vous fatiguez pas en formules alambiquées, je vous en prie. Elles m'insupportent dans la plupart des situations. En fait, vous n'avez pas même à formuler vos phrases, car je peux percevoir vos idées directement dans le siège de votre pensée, si vous le permettez. Ne voyez pas là une intrusion dans votre intimité, je suis toujours extrêmement discret et sais disparaître dès que le désir vous en effleure l'esprit. Un jour vous saurez voir en moi de la même façon et je n'aurais plus besoin de m'introduire ainsi en vous.

C'en était tellement à la fois qu'elle s'assit sur le banc le plus proche. Un millier de questions saturaient ses pensées et elle tentait de ne pas les formuler avec des mots. Et une s'imposait parmi toutes.

Qui je suis, moi ? Je ne suis pas sûr que mon nom ne vous renseigne beaucoup. Il ne signifie pas grand-chose. Je m'appelle Lyar.

Elle voulait apprendre. Elle voulait sortir du brouillard. Elle qui avait toujours su tout comprendre avant les autres... Elle était soudain l'élève laborieux face à un tableau couvert d'équations. Elle ne savait plus rien. C'était douloureux autant qu'enrichissant.

Elle commençait à l'accepter.

« Vous savez, on trouve toujours quelqu'un qui en a plus appris que soi-même. Mais on a parfois du mal. Ces personnes sont rares, dans certains cas. Dans votre cas tout particulièrement. Et le fait que j'ai connu ce que vous appeliez des « absurdités » avant vous n'est qu'un coup du hasard. »

Toujours cette voix. Qu'elle était bonne à entendre, qu'il était facile de s'appuyer sur elle et de se laisser aller !

Mais... une chose semblait différente cette fois. Elle ne l'avait pas entendue de la même façon. Comme si la voix était allée à la fois s'inscrire dans son esprit et... Elle se retourna doucement.

Un homme était assis un peu plus loin et l'observait, amusé. Il était assez grand, et devait être un peu plus âgé qu'elle. Un peu plus de trente ans. Il était habillé comme tous les astronautes de la cité, de cette sorte de veste grise

qui portait en médaille sa fonction, son grade, et quelques décorations. Il souriait.

Elle ne parvint pas à parler. Il semblait irréel.

Il se chargea de prononcer les premiers mots, comme pour la rassurer.

« Je ne sais même pas si j'ai la même voix en vrai. Elle y ressemble ? On a toujours du mal à s'écouter parler soit même. Et j'avais un peu perdu l'habitude de former des mots de cette façon.

— Oui... Elle y ressemble beaucoup, mais... c'est plutôt différent. Vous êtes...

— Vous, vous êtes Chani. Vous êtes astronaute, médecin chef de mission, et... »

Son expression se transforma peu à peu, et elle put soudain y lire un respect plus intense.

Pour la première fois, ce fut à son tour d'être gênée. Toutes ces choses qu'elle ne s'expliquait pas elle-même, mais qui pourtant étaient présentes dans son cerveau, ces choses la rendaient nerveuse, presque honteuse... Il les avait mises à nu trop simplement.

« Vous...

— Oui. Excusez-moi. Je suis allé trop loin. Désolé. (Il sourit) Mais il me semble que vous aussi en avez beaucoup à dire sur vous.

— Oui... c'est bien possible... »

Elle restait fascinée par ce qui se passait. Elle

entendait ses paroles autant qu'elle les ressentait

Ils se levèrent et commencèrent à marcher. A les observer, on ne voyait que deux promeneurs silencieux, mais une intense conversation continuait entre eux.

Chani se sentait détendue dans ce petit univers qui leur appartenait à eux seuls. Elle lui raconta tout sur elle. Ce qui lui était arrivé depuis cette nuit où elle s'était retrouvée dans ce pays sans même s'en rendre compte. Il suivait ses réflexions et semblait extrêmement intéressé par les différentes absurdités - comme elle continuait à les appeler - auxquelles elle avait été confrontée depuis.

Il devait se rendre compte qu'elle essayait de l'épier, elle aussi. Mais cela n'avait pas l'air de le gêner. Il devait avoir l'habitude.

L'habitude... De toute évidence il n'était pas seul. Cette idée l'effraya un instant. Elle se sentit observée, livrée à ces autres dont elle ne savait rien. Combien étaient-ils, au juste ? Lyar perçut cette angoisse et lui montra qu'il en avait saisi la cause. Alors, elle sentit son appel, auquel un nouvel esprit répondit.

Elle perçu alors des impressions, des calculs, de la curiosité, qu'elle fit cette fois l'effort de convertir elle-même en phrases pour sa propre compréhension.

Deux. Avant de vous connaître, nous n'étions que deux. Mon nom est Viktor Manarov.

Elle sut alors qu'elle ne serait plus jamais seule. Pour

elle, qui n'avait toujours dû ses acquis qu'à son seul travail, se construisant obstinément en autodidacte, une ère était révolue. Elle se demanda depuis combien de temps eux partageaient ce phénomène.

Cela fera bientôt six ans.

Aucun des deux en particulier n'avait formé cette phrase.

Chani et Lyar continuèrent leur marche jusqu'au musée de la cité où ils retrouvèrent un Manarov souriant. Le premier réflexe de Chani fut par erreur de parler.

« Je ne suis jamais venue ici, mais il me semble que je connais déjà ce musée. Est-ce encore quelque chose que vous allez pouvoir m'expliquer ? »

Mais ce n'était pas un endroit pour dire des choses pareilles, et ils le lui firent comprendre d'une pensée sévère. Ils étaient observés, comme tout un chacun entre les murs de cette cité, et n'avaient en aucun cas l'intention de se révéler à leurs supérieurs. Ni à qui que ce soit. Elle tenta maladroitement de s'excuser, tout en sachant que cela ne leur ferait ni chaud ni froid.

« Ces musées que l'on trouve dans nos bases sont tous les mêmes, vous savez, cela ne m'étonne pas que vous éprouviez une sensation de familiarité. »

En même temps qu'il parlait, Manarov lui fit comprendre que leurs esprits étaient dès à présent si liés que le fait qu'il se soit lui-même trouvé dans cet endroit

pendant leur discussion lui avait permis de le découvrir inconsciemment.

Tout ça en était presque trop pour Chani. Elle voulait en apprendre plus, dans une sorte de violente orgie intellectuelle. Elle n'en aurait jamais trop à savoir et son esprit en voulait toujours plus. Il ne connaissait plus de limites, aucune borne pour le freiner. Et il y avait tant de mystères autour d'elle.

Comment tout ceci peut-il être la réalité ?

La question était comme un souffle lancé dans un monde abstrait.

Mais ce n'est pas la réalité. En tout cas pas ce que jusque-là vous appeliez la réalité. Et cela ne peut pas l'être, d'ailleurs, vous serez d'accord. Cela se contente d'exister...

Le soir venu, elle regagna son appartement, éreintée. L'omniprésence des deux hommes faisait naître en elle des sentiments contradictoires. Elle avait une fois ou deux voulu s'éloigner, être à nouveau seule. Ils lui avaient à chaque fois laissé poliment prendre de la distance. Mais une forme extrêmement puissante de dépendance, sous la forme d'une insupportable solitude morale, lui avait à chaque fois fait désirer inexorablement plonger à nouveau dans le bain de la pensée commune.

Quelles qu'en soient les conséquences, le choix qui s'était fait pour elle était définitif.

Lyar, qu'entendez-vous lorsque vous dites « cela se contente d'exister » ? Cela a-t-il un sens ?

Eh bien sans faire de cours magistral, on peut prendre un exemple bien simple. Vous pensiez tout à l'heure que les lois physiques ne sont pas toujours applicables. C'est entièrement vrai, la mécanique céleste n'a rien à voir avec le monde quantique. La réalité est relative. C'est une question de modèles, de connaissances. La réalité englobe ce que l'on admet comme tel.

Imaginez une technologie très complexe. Un ignorant la confondra sans peine avec de la magie, et la frontière est en effet très mince. Il ne fera pas de différence. Une opposition se crée : il ne croit pas à la magie. Elle ne fait donc pas partie de ce qu'il considère comme réel. Il est alors obligé, par sa constatation, d'ajouter une branche à ce qu'il considère comme réel. Il appelle ça « le progrès » et l'accepte. Je viens de vous décrire l'immense majorité de nos concitoyens face aux mystères de l'électronique. Il n'existe pas de réalité absolue. Nous en avons tous une propre, et la seule chose stable est donc ce que j'appelle l'existence. Ce que l'on perçoit existe : il y a une origine à toute

perception, même lorsqu'elle est déformée d'illusion.

Que pense un aveugle à qui l'on offre un bateau en bouteille ? Il peut palper les formes, il trouvera le goulot, le bouchon et décidera que c'est une bouteille. Cette bouteille existe. Mais si un indice lui laisse penser qu'il y a autre chose à l'intérieur ? Il ignore la beauté de l'objet, qui pourtant est entre ses mains.

Nous sommes tous aveugles dans cet univers. Nos sens et nos réflexions sont uniquement ceux nécessaires à notre survie basique sur cette planète... Voir, entendre, sentir... ce ne sont que des outils de chasse et de reproduction. Ce que nous percevons reste de l'ordre de quelques interactions physiques minimalistes.

Mais je vous sens fatiguée et me retire discrètement. Puissent ces réflexions vous être de quelque utilité. Bonsoir, Chani.

Bonsoir, Lyar, vous ne m'avez pas dérangée.

Ah, j'ai oublié de vous signaler une chose. Le sommeil, physiquement réparateur, ne disparaît pas, mais les rêves nous mènent en un lieu étrange, et vous nous y retrouverez, je le crains. Maintenant que vous savez, ce lieu vous est ouvert, je pense. Il est le rendez-vous de ceux qui ont un peu perdu le réel. Ne vous perdez pas en venant.

Extrait 8594 : fin : 11h42

Base aérienne militaire d'Azhkor, territoire occupé de Mongolie

Lorsque Vick et Santi Krizief quittèrent le simulateur, songeant enfin à regagner le campement qui leur servait de logement, un nouveau jour s'était levé. Une fois de plus, le travail avait eu raison de leur rythme de vie et ils allaient se coucher de bon matin.

Se trouvant dans deux espaces de vie différents, ils ne se rendirent pas compte à quel point leurs gestes jusqu'au sommeil furent identiques. Mais ils pensèrent pendant ces quelques minutes de façon si similaire que les résultats sur leur comportement furent grossièrement semblables.

S'ils l'avaient su, ils auraient pu s'en étonner. Mais ils n'auraient en aucun cas pu appréhender la nuit qui s'annonçait. Ils se contentèrent de s'endormir, quasiment simultanément, quelques secondes après s'être enfin allongés sur leurs couchettes.

Et de là, ils plongèrent dans l'univers qui les porterait pour le reste de leur existence.

Dès qu'il fut enfoncé suffisamment loin dans son sommeil pour entrer dans une phase de rêves, Santi retrouva toute sa conscience. Il sut qu'il dormait.

Il était ailleurs. Il pouvait se mouvoir en tous sens, observer ce qui l'entourait et s'en souvenir. Il se trouvait sur le quai d'une gare en pleine forêt. Et alors qu'il commençait à peine à réfléchir au sens enfoui de ce lieu imaginaire, il ressentit la première transition.

Il se trouva soudain aux commandes familières d'un planeur. Mais il volait cette fois au cœur d'un sous-bois peuplé de troncs fins et luisants, largement sous les branches. Le fait que ses ailes devaient se briser sur les troncs l'angoissa un instant, mais il l'oublia vite. Il ne ressentait aucun danger immédiat. Il poursuivait son vol à un mètre environ du sol. Tout, autour de lui, se parait de couleurs changeantes, dans des contrastes entre ombres mystérieuses et tons vifs des feuilles d'automne.

Puis il fut au sommet d'une colline. L'herbe y était turquoise, et présentait, selon le relief, certains dégradés du vert pomme au bleu marine, avec toujours des ombres extrêmement noires entre elles. Se penchant pour examiner ce sol mystérieux, il lui sembla distinguer des étoiles au loin, entre les feuilles.

Devant lui s'ouvrait un défilé rocheux, comme les gorges d'une rivière qui a érodé sa vallée depuis des millions d'années. Il s'y posa entre deux gouffres bordés de galets. Chaque détail résonnait avec les autres, en harmonie, superbe.

Il y avait tant d'air autour de lui ! Mais toutefois si peu

de pression que s'en était agréable, comme si tout ce gaz se retenait de l'écraser. Il marcha rapidement jusqu'en haut d'un grand pic d'où il pouvait dominer les alentours. Il n'avait aucune peine à se déplacer et ne ressentait aucune fatigue. Un grandiose panorama s'offrit à lui. Vallées et escarpements boisés de toutes couleurs s'étalaient jusqu'à l'horizon. C'était l'endroit le plus incroyable qu'il eut jamais découvert. Il fut un instant déçu de n'être que dans un rêve. Tout ça aurait mérité plus de réalité.

D'un bond, il se retrouva à des centaines de mètres de là, au pied d'une falaise qui lui parut immense. Un mur de roche interminable qui semblait contenir à la limite du débordement le vaste plateau herbeux au contour irrégulier qui le surplombait.

Ce qu'il y découvrit l'étonna plus que tout encore. Depuis le sommet s'élevait un bâtiment à l'échelle de ce paysage grandiose. Des milliers, peut-être des millions de lumières et d'étages scintillaient de toutes parts.

Une partie de l'immeuble se laissait descendre le long de la falaise sans pour autant la toucher en aucun point. Elle contredisait allègrement toutes les lois de l'architecture, et Santi songea qu'il ne connaissait aucun matériau capable de résister à une telle forme. En son sommet, une large colonne s'élançait vers le ciel. Elle devait mesurer plusieurs dizaines de mètres de

circonférence et était assez translucide pour laisser apparaître un cœur rouge plus ou moins vif, selon les reflets. Elle s'élevait infiniment jusqu'à avoir l'aspect d'un fil puis disparaître totalement.

Il était au pays où rien n'était *vrai* sans pour autant être artificiel. L'absolu pouvait donc y exister. Et il n'avait par conséquent aucun moyen de découvrir la fin de cette colonne : elle n'en avait pas.

Il s'installa sur un rocher ocre qui, à côté de lui, semblait justifier son existence par ce seul usage qu'il en faisait dans l'instant. Qu'il disparaisse si il se levait maintenant aurait été compréhensible.

Autour de lui s'étendait un désert. Plus aucune trace pour le moment des forêts magiques qu'il avait traversées et dont il se souvenait encore. Le soleil était au zénith et le réchauffait agréablement.

D'un simple souhait, il se trouva au pied de l'immense colonne, sur le toit du bâtiment. La fonction de cette tour sans fin lui apparût alors comme une évidence.

Il s'agissait d'un moyen de transport.

Ça n'a pas de sens d'analyser tout ce que tu vois. Ce n'est pas réel ! Ce n'est... qu'un rêve?

Mais ce qu'il voyait tout autour de lui demandait tout de même furieusement à être compris.

Il pénétra aisément dans la matière translucide. Aucune résistance, aucun étouffement. Il respirait toujours de la

même façon, sans pourtant la moindre présence d'air. Dehors, le ciel fit rapidement place à l'eau sans qu'il eut l'impression d'un quelconque déplacement ni de la moindre transition entre les deux milieux. Le monde qu'il quittait était maintenant loin en dessous. Tout devint noir, comme si il se trouvait dans d'abyssales profondeurs. Plusieurs minutes passèrent ainsi.

Enfin, sans percevoir physiquement de décélération, il prit conscience d'un ralentissement et bientôt les éclairs fusants de la surface firent leur apparition. Il vit passer sous lui la frontière clapotante avec un monde inconnu. Il remontait maintenant une courte côte et la colonne s'était inclinée pour en suivre le relief herbeux. De chaque côté, des tubes dorés la longeaient et semblaient la soutenir, comme pour lui conserver une attache dans ce nouveau lieu. Il déboucha dans une sorte d'énorme galet de cette matière translucide qu'il l'estima à dix mètres de long et moitié moins de large, relativement plat.

Au-delà, un nouveau paysage se déployait.

Le seul point commun entre cette île et les visions changeantes qu'il avait contemplées jusqu'ici était le plaisir qu'il trouvait à y être. Il sortit sans peine du galet immatériel et inspecta un instant ses environs. L'endroit était de configuration simple, mais donnait l'impression d'avoir été pensé dans le but d'être complet.

Il se trouvait sur un court plateau rocheux qui soutenait

le galet. Il y aurait eu juste la place d'en installer un autre identique. Devant lui, l'île s'étendait un sur kilomètre environ, ou peut-être un peu moins, estima-t-il. Enfin plutôt « les » îles, car ce qui lui avait semblé à première vue former un seul bloc était en fait coupée en deux par un canal. Sur sa gauche, ce dernier débouchait sur la mer, entouré de roches étagées semblables à celle que l'on trouve dans les canyons, qui formait deux tours encadrant le court estuaire. A l'opposé, il s'élargissait en une petite crique aux parois raides et au milieu de laquelle pointait un unique rocher.

Un voilier y était amarré et tirait doucement sur ses aussières au rythme des rides de la surface.

Plus à droite encore, presque au-dessus de lui, un pic rocheux prolongeait le plateau sur lequel il se tenait et le surplombait d'une cinquantaine de mètres. Son sommet était recouvert d'une matière semblable à un miroir qui renvoyait des reflets irisés. Quelques mètres au-dessus, une source de lumière flottait immatériellement, l'éclairant à peine. Santi comprit qu'elle devait surtout servir la nuit...

...et voulut supprimer cette dernière pensée de son propre historique de réflexions.

Encore une analyse.

Au pied du pic, quelques arbres masquaient le bord de mer. Derrière lui, la colonne plongeait le long d'un court

versant à la végétation désordonnée dans une mer parfaitement bleue, à peine remuée par une légère brise. C'était de là qu'il venait.

La seconde moitié de l'île – ou bien la seconde île, selon comment on voyait les choses – était tout aussi étonnante. A gauche, derrière la zone rocheuse en forme de canyon, s'étendait une courte plaine herbeuse qui s'achevait à proximité de l'eau par une plage de sable. Derrière cette plaine s'élevait une curieuse tour aux flancs raides, mi herbe mi roche, au sommet de laquelle se dressait ce que Santi identifia comme une maison, mais aux formes étonnement arrondies et qui se finissait par une tourelle. Quelqu'un habitait donc ici ?

Lui ?

La formation rocheuse qui soutenait la maison se prolongeait à sa droite par un sentier escarpé qui menait à une imposante demi sphère marbrée qui surplombait la crique où le voilier était amarré. D'une vingtaine de mètres de haut, constituée de la même matière translucide qui formait le galet dont il venait d'émerger, c'était une véritable cathédrale, dans ce lieu où tout semblait – enfin – à échelle humaine.

Il était seul. Tout avait l'air réel. Il pouvait caresser l'herbe et en arracher une poignée s'il le voulait. Quelques arbres poussaient au pied du pic. Il descendit du plateau et se dirigea vers le canal qui séparait les deux

îlots jumeaux. D'une largeur juste suffisante pour faire passer le voilier.

Analyse !

Il reporta son attention vers le bateau endormi, bercé par le clapotis des vaguelettes qui venaient lécher ses flancs. Sa voilure était vraiment étonnante. Santi n'était pas un spécialiste, mais ces toiles en forme de demi-disque, qu'on n'avait visiblement pas pris la peine d'affaler, n'avaient rien de commun avec ce qu'il avait déjà eu l'occasion de voir. Tout ici demandait à être observé, découvert, utilisé. Se dire que ce qu'il contemplait était issu de sa propre imagination était impossible, mais une voix en lui affirmait qu'il dormait toujours bel et bien. Loin d'ici.

Le soleil commença à se faire bas sur l'horizon, et peu à peu une nuit sans lune s'installa. La lumière, en haut du pic, confirma alors son utilité, baignant l'île entière d'une luminosité douce qui lui parvenait après s'être reflétée sur le sommet irisé du pic.

Il chemina vers le pied du pic et découvrit que parmi les arbres se cachait un cabanon de bois qui, à l'image de l'île, était fractionné en deux parties. A sa plus grande surprise, à l'arrière du bâtiment dansait la lumière vive d'un feu de bois autour duquel quatre personnes se trouvaient paisiblement installées. Ils avaient l'air de tenir une intense discussion, mais pourtant le silence ne laissait

percer que le bruit lointain des vagues qui s'écrasaient sur la plage et le craquement du feu. Ils ne prononçaient pas un mot.

Il s'approcha discrètement et s'accroupit derrière un tronc, dans l'espoir de satisfaire sa curiosité. Mais un visage se tourna vers lui avant qu'il ne puisse se dissimuler entièrement et la voix qui l'invita à les rejoindre le traversa de part en part.

Santi ! Viens, rejoins-nous.

Vick, se dit-il. Il y avait dans cette voix quelque chose dont il n'avait pas l'habitude, sans qu'il ne sache réellement quoi. Le ton ?

Sa sœur sourit et lui fit signe de s'approcher. Jamais il n'avait rêvé d'elle se façon aussi fidèle à la réalité.

A ses côtés, deux hommes et une femme l'observaient. Et elle au milieu d'eux semblait heureuse. Un sentiment qu'il ne connaissait pas en elle.

Il se sentit soudain coupable de toutes ces années où il l'avait accompagnée à travers le monde, et durant lesquelles il ne l'avait jamais rendue heureuse comme il la voyait à cet instant. Qu'avait-il fait si mal ?

Et puis il comprit ce qui avait retenu son attention dans sa voix. Ses lèvres. Ses lèvres ne bougeaient pas. Sans qu'elle ne prononce le moindre mot, il comprenait ses paroles. Et pour cela il était obligé d'en imaginer lui-même la prononciation tant c'était l'essence même des

choses qu'il captait. Cela lui parut merveilleux.

Il tenta de répondre de la même façon. Bien maladroitement, car il ne put s'empêcher d'imaginer les mots aux point de presque les former avec ses lèvres. Elle sourit encore.

Tu y arriveras, tu verras.

Ce n'est pas compliqué. Ces gens viennent de me faire découvrir tant de choses. C'est merveilleux.

Mais c'est un rêve, pensa-t-il.

Non. C'est plus que ça. Cet endroit s'appelle Koan. Le départ de tout. Mais vient, ils vont t'expliquer.

Moscou, cité des étoiles

Ce soir là, Since Distal eut du mal à trouver le sommeil. Le regard du pauvre fou restait en filigrane devant ses yeux. Il ne se pardonnait pas sa lâcheté. Face au pauvre homme. Face à son père.

Il fallait qu'il efface cet épisode de sa mémoire. Mais plus il s'efforçait de l'ignorer, plus les images se précisaient. Des bribes de la vie du chauffeur. Comment pouvait-il voir ça ? Un étouffement... sa naissance !

Il devait s'en débarrasser. Il ne devait pas devenir fou lui-même.

Il réalisa qu'il était en nage. Ses bras et son visage étaient luisants de transpiration.

Il se réveilla brusquement. S'était-il endormi ? Tout était noir. La nuit était tombée depuis plusieurs heures et tout était enfin calme et silencieux. Ses parents dormaient. Il se leva et ouvrit la fenêtre en grand.

Le froid l'entoura sans pour autant l'agresser. Il n'y avait aucun vent dehors et la rue était déserte. La neige ne tombait plus. Il pouvait apprécier les trois dimensions de l'espace entre sa fenêtre et l'immeuble d'en face comme s'il occupait lui-même cet espace.

Il s'assit sur le rebord, les jambes dans le vide. Il

savait tant de choses ! Ce qui l'entourait était à la fois si insignifiant et si infini !

Tant de lois physiques commandaient à chaque particule son présent et son avenir. Il les percevait comme un poème appris par cœur. Une infinie chaîne chaotique menait l'univers de sa naissance à sa mort selon ces lois inviolables.

Comment l'esprit humain pouvait-il s'affranchir de ce déterminisme ? Comment pouvait-il *créer* ?

L'humain Captif ne crée rien. Il répond seulement à ces lois de manière plus complexe. Même lorsqu'il cherche à fuir son animalité déterministe, il ne fait que répondre à un instinct physiquement évolutif.

Alors, l'art n'est pas ?

Je crains que non.

Il sut qu'il n'aurait plus jamais le vertige. Il resta ainsi plusieurs minutes. Plusieurs heures, peut-être. Il ne s'en rendit pas vraiment compte. Mais le temps n'importait pas tant que ça. Il savait, maintenant.

Maintenant, il voulait Créer.

Il faut fuir l'animalité déterministe.

Il faut créer humblement.

Une quête dont il venait pourtant de se démontrer la vanité.

Mais il était différent, il le savait. Lui pourrait y parvenir.

Peut-être.

Il savait mal quel comportement adopter envers lui-même. Il tenta donc de se donner une image mentale de sa propre personnalité. Mais il ne correspondait à rien de ce qu'il connaissait. *Et on ne reconnaît que ce que l'on connaît, me semble-t-il.*

D'où venait cette phrase ? Il ne le savait pas, mais elle était ancrée en lui comme un dicton, une doctrine qu'il maîtrisait parmi tant d'autres.

Il entrevit un instant tout ce qui s'offrait à lui, vertigineuse perspective d'un avenir encore mal défini. Mais pour l'instant il restait bloqué sur cette planète qui ne constituait qu'un infime point dans la réalité.

Un point pourtant immense.

Même le curseur du temps semblait présent entre ses doigts.

L'humain n'est pas toujours Captif... il est capable de création non prévisible.

Il se sentit pris entre deux univers aux échelles trop différentes, rêvant de voyager jusque dans l'insondable cosmos, mais aussi de plonger la main dans l'infiniment petit. Savoir ce qui se cachait entre chaque molécule, chaque atome, là où la notion d'espace disparaissait enfin au cœur de la matière.

Qui avait pensé cet univers ?

Il regagna dans sa chambre et ferma la fenêtre, encore

tremblant de ce qu'il entrevoyait.

Il irait dans l'espace. C'était la seule solution à ce labyrinthe.

Pourquoi ?

Il savait très bien qu'en théorie le vol spatial n'apportait aucune liberté, car tout y était paramétré avec une telle précision qu'un astronaute n'était au final qu'un automate doué de raison. Et encore, on pouvait qualifier ce qui était attendu d'eux de «raisonnement» plus que de «raison» tant tout, jusqu'à l'imprévu, était fait l'objet de calculs.

Mais cette issue lui semblait incontestable.

Et tout à coup, ce fut l'instant. Quel instant, impossible à dire, mais *maintenant* était arrivé. Et quelque chose l'aveugla dans un flash de surconscience qui lui coupa toute ressource physique et l'épala sur ses couvertures avec un hoquet.

Une entité. Ils l'avaient vu.

Et un mot, un seul, qui s'imposa à lui.

Les Peuples.

Douleur.

C'était trop d'absolu soudainement concentré pour qu'il puisse y résister d'aucune façon. Il sentit que cela avait à voir avec l'étranger fou de la veille. Cela avait à voir avec lui. Cela avait à voir avec la vie elle-même.

Les Peuples.

Douleur.

C'était immense.

Les Peuples.

Douleur.

C'était le mal, et il devait le fuir. Ce qui venait de s'engager était une bataille sans merci. Une bataille pour sa survie.

Lui ? Mourir ?

Ils tentaient de le percer, de prendre le pouvoir de ses idées.

On l'attaquait.

A lui de tenir.

LES PEUPLES.

Il ressentit chaque fibre en lui. Il eut l'affreuse sensation d'être fouillé, dépecé de tout. Chaque nerf effilé au rasoir.

Rien dans ce corps n'avait de valeur.

Dans un sursaut de volonté, il entama de répliquer. Mais à chaque assaut son esprit s'enflammait. Sans en avoir conscience, il avait saisi ses draps dans une étreinte hargneuse, et se tenait à présent dans une immobilité totale. Tout se passait à l'intérieur. Il n'était en aucun cas attaqué physiquement, et c'est à peine si une légère fièvre était apparue, signalant le carnage qui avait lieu dans son

esprit torturé.

Attaque. Douleur. Lutte. Rejet. Nausée. Attaque...

Et la première bataille continua ainsi pendant une éternité de flux et de reflux mental. Since pouvait percevoir distinctement son cerveau s'user à travailler ainsi. Il se sentait écrasé. S'il faiblissait une fois, une seule, il se laisserait envahir et son sort serait pire que la plus violente des morts.

D'où venait cette entité qui se cachait sous ce seul mot qu'il avait pu saisir ? Et qui l'aidait ?

Depuis quand se battait-on à l'intérieur même de son esprit ?

C'était là trop de questions, et elles l'avaient un instant détourné de sa bataille ? Ce fut comme si un pilier s'était effondré. L'envahisseur fit un pas de plus dans l'intimité de ses idées. Il commençait à en prendre le contrôle. Since plongea dans un cauchemar affreux.

Des animaux éventrés y jonchaient le sol. Il devenait fou. Les flammes envahissaient tout. Une maison au sommet d'une montagne. Elle brûlait. Tout était mort et tout puait. Une atmosphère brûlante. Il n'avait plus qu'à peine conscience du combat qu'il menait. Une grande tour de verre s'effondra à côté de lui. Elle était si grande ! Tant de mort ! L'eau et le sang en cascade résonnaient de toutes parts, le noyant. Autour de lui dérivait d'immenses sphères comme autant d'âmes déchirées qui

ne parvenaient pas à panser leurs plaies. Il souffrait toujours. Il était né pour souffrir. Il ne savait pas qui il était et son âge n'existait même pas. Cette attaque aurait-elle une fin ? Cesserait-elle un jour ou bien se poursuivrait elle jusqu'à sa mort ? S'il se laissait faire, il ne souffrirait plus. *Se laisser faire...*

Son cauchemar se fit de plus en plus violent. La mort était partout, et des cadavres déformés s'empilaient autours de lui. Des animaux. Des hommes. Il créait des hommes et les voyait mourir. Puis il se créait lui-même. Lui-même des milliers de fois reproduit, hurlant une douleur interne d'un visage liquéfié. Il était mort depuis toujours. De tant de façons ! Que de sang déversé qui s'étalait et séchait, qui l'emprisonnait. Il s'y noyait à nouveau. Le sang rentrait dans sa gorge, ses poumons. Toujours la fin mais jamais un seul début.

Il entrevoyait son ennemi qui ne demandait qu'à l'accueillir. S'il se laissait faire, tout prendrait fin. Il retrouverait la place qui était la sienne. La place du bourreau. La place du mal. Il s'allongea au milieu des flammes pour montrer son indifférence à la mort. Et les Peuples firent un pas de plus vers lui. Ils étaient si près de son centre ! Ils avançaient encore. Ils étaient là.

Et dans une fulgurante douleur libératrice, il y eu un contact. Il avait été touché par Eux.

PUISSANCE.

A l'instant d'après ils avaient disparu. Et il ne resta en lui qu'une blessure béante.

Il était seul. Tout était vide. Il se sentait en sécurité. Il se sentait surveillé.

Et il y avait quelque part dans son être une plaie qui ne se refermerait pas.

La peau sa hanche le tirait. Il la parcourut des doigts pour sentir le léger relief d'une brûlure nouvelle. Son contact était douloureux. La cicatrice formait des lettres. Et ces lettres, deux vers qu'il peina à déchiffrer. Mais lorsqu'il y parvint, les mots les laissèrent coi.

Ils n'avaient aucun sens.

Alors, le monde se remit à tourner, trop vite.

Il s'évanouit.

A cet instant vint un nouveau contact.

Since... Tu nous entends ?

Qui êtes vous ?

Nous ne te voulons pas de mal. Nous avons perçu ton esprit. Tu as souffert. Nous voulons te proposer de partager notre refuge.

Quel refuge ?

Suis-nous.

Ce soir là, ils furent six à se réunir autour du feu de camp. Since était le plus jeune, mais l'âge n'avait que peu d'importance. Il apprit comme eux à oublier les mots. A libérer ses pensées. A savoir les cueillir là où elles naissaient et les utiliser ainsi, sans impureté. Sans attendre que son esprit emprisonné d'habitudes ne les transforme en mots, ralentissant le court de ses réflexions, de ses phrases, de ce qu'il pouvait faire partager aux autres.

Il apprit peu à peu à tout offrir et tout recevoir, comme chacun de ses cinq compagnons l'avaient fait.

Viktor Manarov : Mémoires autonomes, extrait 5647
(archives, âge : 17)

18h20 un samedi de Janvier, et je roule encore trop vite sur une route défoncée.

160 à l'heure c'est complètement con dans ces virages et je le sais. Surtout avec une caisse aussi minable et sur ces routes gelées. Pas grave. Je finirai sans doute la gueule éclatée dans un mur, et ça ne changera pas grand-chose au cours du monde. S'il y avait au moins un semblant d'équilibre ou de justice au fond de tout ce merdier, ça pourrait vouloir dire quelque chose... Mais même pas.

Il fait trop froid dans ce pays. Toute cette neige. Elle nous cache ce qu'est vraiment la terre. Elle isole. Ce n'est que de l'eau. Elle ne devrait pas être là, accumulée comme ça. Ce n'est pas bon.

Mais qu'est ce qui est bon ?

Quand quelque chose me rend dingue je vais trop vite. Comme si le remède se trouvait quelque part au bout du compteur, dans la zone qu'on atteint jamais. Qu'on pourrait atteindre, mais le virage vient avant. Alors la fois d'après on essaye de s'en rapprocher un peu plus. C'est profondément débile, évidemment. Mais les nerfs ont besoin d'avoir la sensation de se battre contre quelque

chose pour ne pas rester là à crever sans rien faire, à moisir. Se battre contre la route. Titiller le hasard. Le hasard de crever comme une merde au fond d'un fossé, la cervelle sur les genoux. Lorsque la vie arrive dans le rouge, l'aiguille suit. Et là justement il y a bien assez pour me rendre dingue.

J'espère vexer personne, et surtout pas moi, mais la vie, c'est méchamment vide. Y a rien dedans, alors on fait semblant.

Le problème c'est qu'il n'y a qu'un moment où on s'en rend enfin compte, c'est quand on a plus avec nous assez de bonheur pour nous combler l'esprit et le sang avec les hormones de la satisfaction, des projets irréalisables ou des désirs inavoués.

N'y a-t-il que les malheureux pour voir ce qui est vrai ?

Extrait 5647, fin.

Koan

Il n'y avait pas de lune au-dessus de Koan.

On ne pouvait, en y vivant, rêver de ce même impossible, capable sur Terre de réunir les ambitions d'un peuple entier. On ne pouvait contempler l'astre et maudire une époque encore incapable de vous fournir les moyens de l'atteindre, vous pauvre rampant d'une unique sphère. On ne pouvait prier pour que soudain les lois du monde changent une fraction de seconde, vous propulsant, vous seul, dans les déserts de poussière et les mers arides, de l'autre côté du miroir des cieux. Voir son monde en levant la tête... *L'interdit est toujours le plus attirant des chemins.*

« Et si tout ce qui nous arrive avait une finalité ? »

La lueur orangée du feu de camp faisait jouer son théâtre d'ombres sur le visage de Chani.

« Cela serait-il si étonnant ? »

Elle sentit son idée se propager à travers leurs esprits liés, avant de lui revenir comme une onde à la surface d'une mare qui se réfléchirait plusieurs fois sur chaque berge avant de se rassembler à nouveau en son centre.

« Cela ne changerait pas grand-chose pour nous tant qu'on n'a aucun moyen de savoir *laquelle*... Les voies

du patron restent impénétrables. »

La remarque de Santi chemina à son tour, d'une façon un peu différente, dans la conscience collective.

Tous avaient parfaitement conscience que leur groupe constituait un équipage idéal et que mis à part Since, leur point commun était leur rêve de Mars. Mais qu'en déduire sans faire preuve de prétention ? Ils ne possédaient pour l'heure aucune certitude.

Un à un, ils cédèrent au sommeil et Since resta seul dans ses pensées, imaginant quelle histoire incroyable serait sans doute sa vie future. Le réel était devenu si vaste que les possibilités qui en découlaient se faisaient vertigineuses pour son esprit habitué à reposer sur la terre ferme d'une réflexion cartésienne.

Il leva les yeux vers le pic et sa mystérieuse source lumineuse. Koan était un de ces lieux dont la seule majesté permettait de se sentir apaisé dans la solitude.

Il allait regagner son hamac lorsqu'au loin un mouvement dans la pénombre attira son regard. Alerté, car tous dormaient, il s'avança en silence vers le phénomène. Il devina les ombres se modifier légèrement dans l'herbe quelque part près du canal. Il se rendait maintenant bien compte d'une progression, là, dans la végétation. Quelque chose se déplaçait discrètement. Cela ne devait pas mesurer plus de trente centimètres.

Il perçut un léger souffle d'air et pensa instantanément

à ne pas passer au vent de la chose. Il voulait l'observer.

Lorsqu'il s'en trouva à moins de deux mètres, il stoppa sa progression. L'ombre d'un léger relief dans le terrain venait de dissimuler l'intrus. Il patienta et ne tarda pas à voir apparaître en pleine lumière un chétif animal aux formes inhabituelles.

Il possédait ce qui pouvait passer pour une tête, plutôt à la façon d'une souris, sans réellement de cou. Il n'avait pas de queue, mais une sorte de moignon en son emplacement et les seuls réels appendices qui dépassaient de son corps allongé étaient deux séries de trois pattes effilées de chaque côté. Ces membres étaient visiblement palmés, mais plutôt comme si l'animal avait enfilé des moufles. La paire arrière était plus épaisse, tandis que la paire avant était plus allongée et creusée et devait être capable de certaines manipulations.

Par contre, il était dépourvu de la plupart des organes de perception habituels : pas d'yeux, pas d'oreilles, pas de gueule ni de narines. Par quels sens percevait-il le monde ?

Prenant conscience que son cœur battait à tout rompre, Since osa pourtant franchir les deux pas qui les séparaient encore. Hésitant, il tendit prudemment la main vers le petit être qui semblait patienter, un léger tressaillement agitant le renflement qui lui tenait lieu de museau. Rassuré par l'absence de réaction violente, Since s'enhardit et tendit

une deuxième main pour l'attraper.

Lorsqu'il le saisit pour l'amener à lui, sa seule réaction fut – malgré l'absence de gueule – d'émettre un rapide son où se mêlait un sifflement et un léger grognement roque. Une protestation ?

Il se laissa tout de même manipuler avec une étonnante indifférence.

Il m'étudie autant que je le fais. Peut-être sait-il simplement qu'il ne court pas de risque immédiat. Peut-être en sait-il plus que je ne le pense. Peut-être ce cri était-il une invitation au respect ?

Il le reposa doucement sans que le petit être ne tente de prendre la fuite. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre le jour pour en parler à ses camarades. Il n'avait pas le cœur d'enfermer sa découverte. L'île n'était pas très grande, ils n'auraient pas de mal à le retrouver.

Il regagna son hamac.

La vie existe dans le monde des rêves.

C'était là tout ce qu'il fallait retenir.

Comme à chaque fois, il laissa son regard se perdre dans l'immensité du ciel aux étoiles changeantes de Koan, au-delà de la mosaïque d'ombres du sous-bois.

Les arbres sont les plus émouvants des êtres vivants... La vie... seul art réel... nous ne créons que ce qui nous précède, on ne reconnaît que ce que l'on connaît...

La liberté unique est dans la Création.

Il se laissa aller à l'état d'apaisement puis à l'inconscience qui précédait le changement d'univers.

Lorsque tout s'obscurcit dans son esprit, ses pensées dérivèrent déjà au loin. Le temps disparut de ses considérations, et de ce fait l'espace où il se trouvait n'eut plus aucune importance.

Et ce fut naturellement qu'après une fraction d'éternité, ses idées s'éclaircirent et qu'il émergea du sommeil.

Ici tout était plus confortable, mais tellement plus banal à ses yeux... Il repoussa ses draps et jeta par la fenêtre un coup d'œil aux fleurs qui commençaient à apparaître entre les dernières neiges et sur les arbres du parc.

Quelques gazouillements d'oiseaux répondaient à la pâle lumière du matin.

Le rêve existe dans le monde vivant.

Base aérienne militaire d'Azhkor, territoire occupé de Mongolie

Le désert, encore plongé dans l'ombre, était silencieux. Les coups de forge que les éléments lui avaient infligé plusieurs millions d'années durant avaient sculpté là un chef d'œuvre géologique à l'échelle des titans.

Ces vallons arides ne connaissaient qu'un à deux jours de pluie par an, mais la végétation subsistait. Là où vie apparaissait, elle savait s'adapter.

La base n'y était qu'une insignifiante tâche sombre au milieu de l'immensité.

Le soleil n'était pas encore apparu et une brume fine recouvrait la piste. Chaque nouveau décollage la faisait tourner quelques secondes en deux vastes cylindres, qui tombaient lentement jusqu'à épouser à nouveau uniformément le sol. Les bâtiments vibraient presque continuellement et moins d'une minute passée à l'extérieur sans protection suffisait à provoquer des acouphènes persistants.

Les deux représentants étaient passés plus tôt déposer le pli officiel. L'enveloppe portait les logos du Système Spatial International et ainsi que du projet Mars. Trois phrases à la tournure administrative. Vick et Santi Kriziev avaient été sélectionnés pour les épreuves d'admission au

projet Mars. Ils avaient un mois pour donner leur réponse.

Des années de travail acharné les avaient menés à cet instant de grâce. Et il n'était que le point de départ de leur aventure.

Ils préparèrent leur vol d'essai quotidien dans le calme, avec la même rigueur que chacun des précédents. Et une heure plus tard, les nuages laissaient une fois de plus place autour d'eux à l'azur immaculé.

Les propulseurs auxiliaires qui leur avaient servi à traverser les couches denses de l'atmosphère se rétractèrent dans le fuselage au moment où les énormes moteurs principaux se mettaient en route et infligeaient à l'aéronef une poussée de cinq g. L'écrasement familier les cloua dans leurs sièges. Ils dépassèrent en trombe les dernières couches de cirrus. L'altimètre suivait impassible leur progression.

Le sentiment qui les possédait à chaque fois qu'ils s'éloignaient ainsi de leur planète était puissant. Ils occupaient des immensités qui n'appartenaient qu'à eux, ils allaient là où eux seuls avaient le loisir d'évoluer. Quoi qu'il arrive par la suite, ils avaient possédé pleinement un instant et un espace.

Dans leur cœur, ils pouvaient sentir profondément que là où les autres se contentaient d'être en vie, eux *vivaient*.

Plus la pression diminuait au dehors, plus les vibrations s'étouffaient. A quarante mille mètres, puis

cinquante mille, leur vol devint presque confortable, mise à part la poussée étouffante qu'ils subissaient toujours. A partir de soixante kilomètres d'altitude, ils décrivirent une lente courbe qui les amena peu à peu à l'horizontale autour des cent trente kilomètres. La poussée disparut à ce moment et les moteurs en stand-by ne firent que maintenir une force minimale qui compensait les frottements de l'atmosphère résiduelle. Les portes de l'espace. Une orbite qui n'en était pas encore vraiment une.

Vick regarda un instant ses bras que rien n'attirait soudain plus vers le bas.

Santi leva les yeux, et dans le ciel nocturne qui les surplombait, il vit l'éclat rougeâtre faisait remarquer cette planète parmi toutes. Il imagina les tempêtes de sable, les canyons et les volcans géants. Les falaises ocre et les déserts couleur de rouille.

« On est bientôt à toi » fit-il doucement.

Koan

Il n'y avait autour de lui que l'herbe, que rabattait le vent. Il s'approchait de la plage, là où les feuilles étaient les plus longues et sèches, laissant peu à peu la place au sable.

Il était seul.

Les autres ne semblaient pas apprécier comme lui les rafales qui secouaient les arbres, plus haut sur la côte. Il n'aimait rien tant que le vent. Le vent emportait tout le mauvais. Le vent purifiait. Et c'était la première fois qu'il soufflait aussi fort, selon sa mémoire.

Il s'avança vers l'eau, sentant sur sa peau la piqûre du sable emporté par le souffle au ras du sol. La mer, étonnamment, n'était pas creusée de ces vagues énormes qu'il y avait parfois vues, lorsque l'air s'agitait ainsi. Seules quelques rides parcouraient rapidement la surface et mouraient là où la courbure de la côte abritait du souffle.

Il longea la barre d'écume allant et venant jusqu'au sous-bois au pied du pic. Lorsqu'il pénétra sous le couvert des branches, le vent cessa presque totalement. Seul subsistait le bruit des feuilles. A chaque rafale, une vague se propageait à la cime des plus grands arbres.

Depuis l'arrivée des humains, plusieurs avaient été abattus pour servir de matière première à l'élaboration différents outils.

Les humains...

S'ils étaient là, cela ne pouvait signifier qu'une chose. L'esclave du Premier Frère avait achevé sa quête. L'éveil était pour bientôt.

Ces six Captifs étaient encore inconscients du fardeau qui était le leur mais ils ne tarderaient pas à découvrir l'étendue de leur pouvoir.

Ils ne devaient pas lui échapper.

Il le savait, il devrait bientôt recommencer. Voyager à nouveau. Se battre pour son âme. Le temps allait venir, les souvenirs reviendraient eux aussi. Tout revient un jour.

Sa tâche était un fardeau capable d'user même un esprit comme le sien.

L'heure viendrait.

Les Captifs auraient le sort qu'ils méritaient.

© 2013 Thomas TRAPIER

Ce texte constitue le livre 1 de la série « Chroniques de l'Esprit Captif » dont le premier tome, « L'infini chemin », regroupant les livres 1 et 2, est disponible en ligne au format e-book. Les tomes 2 et 3 sont à paraître prochainement.

Du même auteur :

Chroniques de l'Esprit Captif

Tome 1 : L'infini chemin (Livres 1 et 2)

Tome 2 : Rupture (Livres 3 et 4)

Tome 3 : L'éveil des bergers (Livres 5 et 6)